

HISTOIRE
DE
L'EXPEDITION
DE
TROIS VAISSEAUX.
TOME SECOND.

HISTOIRE
DE
L'EXPÉDITION
DE
TROIS VAISSEAUX.
TOME SECOND.

HISTOIRE
DE
L'EXPEDITION
DE

TROIS VAISSEaux,

Envoyés par la Compagnie des Indes Occi-
dentales des Provinces-Unies,

AUX TERRES AUSTRALES
EN MDCCXXI.

PAR MONSIEUR DE B***.

TOME SECOND.



1211

A LA HAYE.

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

M. D. CC. XXXIX.

HISTOIRE
DE
L'EXPÉDITION
DE
TROIS VAISSEAUX

Envoyés par la Compagnie des Indes
Océaniques de France, pour
explorer les Terres Australes
EN MDCCXI
PAR MONSIEUR DE B.
TOME SECOND



PAR
L'ORDRE DE LA COMPAGNIE
DES INDES

HISTOIRE
DE
L'EXPEDITION

DE
TROIS VAISSEAUX,

*Envoïés par la Compagnie des Indes Oc-
cidentales des Provinces-Unies, aux
Terres Australes en MDCCXXI.*

CHAPITRE XVIII.

I. *Description des Isles de Moa &
d'Arimoa & de leurs habitans.* II.
*Des noix de cocos & de leur usage
& vertu* III. *Découverte des mille
Isles, de leurs habitans, de l'Oi-
seau de Paradis.*

LEs Isles de Moa & d'Ari-
moa furent ainsi nommées
par Guillaume Schoutens,
qui imposa aussi le nom de Nou-
Tome II, A velle

velle Guinée à la côte appelée autrefois pais de Papoes, comme étant située à la même latitude que la côte de Guinée en Afrique. Nous mimes nos chaloupes en mer pour aller à terre. Les habitans vinrent au devant de nous dans une infinité de petits canots. Ils étoient tous armés d'arcs & de flèches, les femmes, les enfans aussi bien que les hommes. Nous leur montrâmes d'abord des miroirs, du corail, des couteaux &c. pour avoir en échange des fruits, comme des noix de cocos, des figues d'Indes, des racines & des herbes. Ils prirent nos présens avec plaisir; & plusieurs d'entre eux allèrent grimper sur les cocotiers avec une légèreté incroyable, & nous en rapportèrent des noix de même que des figues, en nous accompagnant jusqu'à nos vaisseaux sans témoigner la moindre crainte. Nous leur y montrâmes plusieurs sortes de

de marchandises pour savoir si quelques-unes leur plaisoient, afin de les troquer contre des vivres & rafraîchissemens. Ils ne prirent rien du tout, & s'en retournerent chez eux. Le lendemain ils revinrent en plus grand nombre, nous apportant des figues, des noix de cocos, des racines, & toutes sortes d'herbes. Nous trouvâmes parmi les racines quelques-unes extrêmement amères, mais qui sont très-saines. Ils nous amenèrent aussi trois chiens, parce que la veille nous leur avions expliqué par des signes que nous souhaitions avoir quelques cochons; desorte qu'ils s'imaginèrent que nous voulions des chiens. Nous eûmes cependant encore quelques cochons qui avoient été mis bas dans nos vaisseaux: nous les fîmes apprêter avec des herbes; ce qui étoit pour nous un repas délicieux & qui soulagea beaucoup les malades. Je

4 *Histoire de l'expédition*

fus alors au nombre de ces derniers, & tellement affoibli, que j'eus bien de la peine à me trainer d'un endroit à l'autre. Mais, graces à Dieu, je commençai immédiatement après à me remettre, tant par les rafraîchissemens que par l'air pur & sain qu'on respire à la rade de ces Isles; & je suis persuadé que si j'eusse pû être seulement deux ou trois jours à terre, je me fusse entièrement rétabli. Les Insulaires nous prièrent instamment d'aller avec eux à terre; mais nous n'ôsions nous y fier: nous étions en trop petit nombre pour nous défendre en cas d'attaque; & quelques honnêtetés qu'ils pûrent nous faire, il n'étoit pas difficile de s'appercevoir par leur phisionomie que c'étoit une nation traîtresse.

L'Isle d'Arimoa étoit extrêmement peuplée. Nous remarquâmes que quelques-uns de ses habitans, lorsqu'ils se mirent dans un can-
not

not porterent chacun un bâton , au bout duquel étoit attaché une espèce de drapeau blanc , apparemment en signe de paix & de trêve à l'égard de leurs ennemis , qui selon toutes les apparences étoient ceux de l'Isle Moa , puisqu'ils n'osèrent jamais y aller , mais la passerent toujours. Cette découverte, jointe au petit nombre d'habitans de cette dernière Isle , nous inspira le dessein d'y entrer & enlever tout ce que nous pûmes y trouver de vivres. Pour cet effet nous nous portames sur le rivage en plusieurs endroits , après être convenus qu'une partie de l'Equipe entreroit plus avant pour s'emparer de ce dont nous eumes besoin , & qu'au premier signal nous nous rejoindrions tous. Tout cela fut exécuté assez heureusement. Nos gens commencerent à abattre des cocotiers , parce qu'ils ne pouvoient y monter pour en

avoir les fruits. Les habitans , cachés dans les buissons s'appercevant du ravage qu'on alloit faire , firent pleuvoir sur nous une grêle de flèches , sans cependant nous faire le moindre mal. Nous tirâmes aussi sur eux , & couchâmes quelques-uns par terre. Les autres se sauverent ensuite sur leurs canots ; & firent des hurlemens lugubres , implorant le secours de leurs compatriotes , mais inutilement. Les dispositions que nous avions faites , étoient telles que ces sauvages ne pouvoient guères nous attaquer sans s'exposer beaucoup ; d'ailleurs la mort de quelques uns de leurs camarades les avoit tellement saisis de frayeur , qu'ils n'osoient pas trop approcher. Ainsi nous eûmes le tems de cueillir jusqu'à huit cens noix de coco. Avec ce butin nous allâmes nous mettre dans nos chaloupes & rejoindre ensuite nos vaisseaux.

Le

Le cocotier est une espèce de palmier, qui croit communément aux Indes Orientales & aux Occidentales. Il est grand, droit, s'étrécissant insensiblement depuis le pied jusqu'à la cime. Il porte ses fruits sur le tronc par bouquets attachés par une longue queue. Ses fleurs sont jaunâtres, à peu près comme celles du châtaigner. Ses branches sortent à sa partie supérieure. Comme il pousse des bouquets de fruits tous les mois, les uns sont toujours mûrs, les autres seulement à demi, & les autres ne font que boutonner. Ce fruit est triangulaire, verdâtre, & de différente grosseur; & il y en a qui sont plus gros que la tête d'un homme. Ils sont couverts de deux écorces: l'extérieure est unie, composée de filamens gros, longs, de couleur roussâtre; la seconde est épaisse comme le crane d'un homme. Entre ces deux écorces

on trouve une substance blanche, ferme, épaisse, d'un goût approchant de celui d'amandes douces. Les habitans des endroits où ce fruit se trouve, en mangent avec les viandes, de même que nous mangeons du pain; & en les pressant, ils en tirent un lait semblable au lait d'amande. Ce lait étant cuit se change, & s'épaissit en huile, dont on peut se servir pour assaisonner les viandes & pour bruler; elle est aussi une médecine, lorsqu'on s'en frotte le corps. Après cette substance blanche on trouve au milieu de la noix une bonne quantité d'eau claire, belle, fort fraîche, de même goût que l'eau sucrée. Il sort encore de cet arbre une liqueur que les habitans appellent *Sura*. Les Européens la nomment vin de palmier. Elle est fort agréable, approchant pour le goût au vin d'Espagne; mais elle n'est pas de garde, s'agissant au bout

bout de deux jours. On l'expose alors au soleil & on en fait de très-bon vinaigre. Comme le *Sura* est extrêmement fort & qu'il enivre facilement, on le mêle, pour le temperer, avec cette eau fraîche & claire, qui se trouve au milieu de la noix. Pour le tirer, on coupe la grosse queue du bouquet jusqu'à un bout d'environ un pied; & il en distille une liqueur fort savoureuse, que reçoit un pot, qui y a été attaché. Cette liqueur étant cuite, on l'appelle pour lors *orraqua*. On en tire aussi par la distillation une fort-bonne eau de vie, qu'on nomme *arac*. Elle me paroît préférable à celle qu'on fait aux Indes Occidentales, appelée *Kehl-Tensel*, c'est-à-dire *Diable du gosier*. Les Anglois sont de différens sentimens par rapport au goût & à l'effet de ces eaux de vie, les uns se servant de celle-ci, les autres de celle-là, lorsqu'ils font de

la boisson, qu'on nomme *du ponce*.

Nous trouvâmes aussi dans cette Ile des pommes de grenade, d'un goût exquis ; de même que des Pisans ou figues d'Indes, de la nature desquelles j'ai parlé cy-dessus. Tous ces rafraîchissemens nous furent d'un grand soulagement ; & je suis persuadé, que sans eux aucun de nous tous tant que nous étions, n'eût pu éviter la mort, tant notre misère étoit grande.

Nous ne fumes pas si-tôt de retour sur nos vaisseaux, qu'on se mit en devoir de lever les ancres & continuer notre voyage. Pendant qu'on y étoit occupé, nous vîmes que ces Insulaires vinrent en toute diligence vers nous avec plus de deux cens canots, chargés de toutes sortes de vivres pour les troquer contre les marchandises que nous leur avions montrées auparavant

vant. Ils crurent sans doute détourner par cette démarche une seconde descente. Nous les reçûmes bien, mais nous ne laissâmes entrer dans nos vaisseaux que quelques-uns, de peur d'être accablés par le grand nombre. Nous fîmes même feu sur ceux qui s'approchoient trop; & toutes les fois qu'on tiroit un coup, ils se baissèrent tous, & firent d'abord après de grands éclats de rire. Enfin, après avoir tout réglé à l'amiable avec ces sauvages, nous partîmes. Ceux d'entre nos malades qui avoient encore quelque vigueur furent tous rétablis; les autres moururent. Quelques tems après nous navigâmes dans une mer remplie d'un nombre innombrable d'Iles; nous les appellâmes pour cette raison les *mille Iles*. Les habitans en sont tout-à-fait noirs, & fort velus, courts, ramassés; mais imprudens, sauvages, & d'un air méchant

chant & traitre. Ils marchotent tous nuds, hommes, femmes & enfans. Ils avoient pour tout ornement une espèce de ceinture large de deux doigts, où on voioit entrelacées des dents de cochon; ils en portoient autour du corps, des bras & des jambes. Ils se couvroient la tête d'un chapeau de paille orné de plumage de l'*oiseau de Paradis*. On dit, que cet oiseau ne se trouve nulle autre part que dans ces Isles; on en trouve en Afrique, mais qui diffèrent de ceux-ci par leurs plumes. Celles de ces Isles, qui sont situées vers la pointe Occidentale de la Nouvelle Guinée sont encore appellées Isles de *Po-poes*. Toutes les fois que les habitans des Isles viennent à Ternate, à Banda, à Amboine, & aux autres Molucques pour y trafiquer leurs marchandises, comme du cochon salé, de l'ambre, de la poudre d'or &c. ils y apportent aussi des oiseaux de

de Paradis. Mais ils les vendent toujours morts, disant qu'on les trouve ainsi, le bec fiché en terre, & qu'ils ne peuvent découvrir, d'où il vient. Ils ajoutent, qu'ils ignorent aussi où il niche. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on voit toujours cet oiseau au haut de l'air. Il est extrêmement léger, consistant presque tout en plumes. Celles de la tête ressemblent à de l'or pur ; celles de sa gorge à celles d'un canard, & celles de sa queue & de ses ailes à un panache. Il ressemble au reste par le bec & le corps à l'hirondelle, hormis qu'il est plus grand. Ceux qui en font du trafic, veulent faire accroire aux étrangers qu'il n'a point de pieds, & que quand il veut dormir, il se pend par ses plumes aux rameaux d'un arbre. Mais la vérité est que ces marchands les coupent, pour le rendre plus extraordinaire. En conséquence de ce conte ils ajoutent

tent que le mâle a une cavité sur le dos, où la femelle couve les petits, qui y restent jusqu'à ce qu'ils peuvent voler. Pour donner de l'apparence à cette supercherie, on lui coupe les pieds si près du corps, que dès que la chair commence à se sécher, la peau & les plumes se rejoignent si bien, qu'il est impossible d'y appercevoir la moindre cicatrice. On dit qu'il vole toujours, & qu'il se nourrit de mouches qu'il prend en l'air. Le mâle est d'une couleur plus vive que la femelle. Cet oiseau est autrement appelé, *Manucodiata*, c'est-à-dire, *oiseau de Dieu*. On envoie de ces oiseaux à Batavia, où on les vend ordinairement la pièce pour trois écus. Les Mores, les Arabes & les Persans l'estiment fort & le regardent comme une grande rareté. Ils en ornent les selles des chevaux & leurs voitures; & pour rehausser les couleurs de
ses

ses plumes, ils y ajoutent des perles & des diamans. Ils les portent même sur leurs turbans, surtout quand ils vont à la guerre, se croiant alors à l'abri des armes de leurs ennemis. Le Sophi & le Grand-Mogol ne pouvoient autrefois donner à quelqu'un une plus grande marque de faveur qu'en lui faisant présent d'un de ces oiseaux.

Les habitans des *mille Isles* portent outre la ceinture, une autre marque d'ornement: ils se percent la colonne du nez, par où ils passent une baquette, longue d'un doigt & grosse d'un tuyau de pipe à tabac. Avec cette parure ils sont aussi fiers & glorieux, que le sont ces guerriers Européens, qui se laissent croître la moustache. Cette nation est la plus mauvaise de toutes celles que nous aions vues dans la mer du Sud.

Pour ce qui regarde la Nouvelle
Gui.

Guinée, c'est un païs extrêmement haut, & chargé de toutes sortes d'arbres & de plantes. Nous fîmes le long de ses côtes un cours de quatre-cens lieues : & je puis dire que pendant toute cette route je n'y ai pas vû un seul endroit stérile ; c'est ce qui me fait croire, que ce païs doit renfermer bien des choses précieuses, comme des minéraux & des épiceries, parce qu'il est parallele avec ceux où l'on trouve ces richesses. Des personnes dignes de foi m'ont assuré, qu'il y a dans les Moluques des bourgeois libres, qui vont régulièrement à la Nouvelle Guinée, y apportant des morceaux de fer, & les y changeant contre des noix de muscade. Schoutens & autres voyageurs ont conçu une haute idée de ce païs ; mais on ne sauroit y entrer ou s'y établir avec peu de monde, les habitans y étant toujours bien armés. Nous hésitâmes ici si nous de-

Devions passer par toutes ces Isles
en suivant le passage des Anglois,
ou prendre notre cours aux Isles
de Ternate, de Tidore & de
Batan, comme le moins dange-
reux. Pour gagner du tems, nous
nous servimes du premier, puis-
que sans cela il nous eût fallu faire
le tour de toutes ces Isles avant
que d'arriver aux Moluques. Les
trois que je viens de nommer &
qui sont situées l'une près de l'au-
tre, sont gouvernées chacune par
son Roi. La Compagnie des In-
des Orientales leur donne une cer-
taine somme d'argent par an, par-
ce qu'ils font arracher tous les ar-
bres aromatiques, qui y croissent.
Les Rois de toutes les autres
Moluques, au nombre de plus
de cent, dépendent de ces trois.
On dit, que c'est de ces Isles
que sont venus autrefois les trois
Mages d'Orient, dont l'Ecritu-
re parle, pour aller à Jérusalem.

& ensuite à Bethlehem y adorer l'Enfant Jesus; & on assure que tous ces petits Rois avoient été connus alors pour des Astronomes très-habiles, & qu'ils suivoient dans cette science les principes des Egyptiens. On trouve ici des traces de cette tradition dans quelques vieux livres faits de feuilles ou d'écorce d'arbres.

Le jour de la fête des Rois les matelots Hollandois prennent une étoile, & vont faire leur cour aux Rois de ces trois Isles dont je viens de parler. Ils sont gratifiés alors de plusieurs présens, régalez & traités somptueusement. C'est un grand abus, où la superstition a beaucoup de part; cette fête, de la manière qu'ils la célèbrent, sentant le Paganisme. Je ne dois pas oublier de dire ici, que le Roi de Ternate a embrassé la Religion Chrétienne; mais les deux autres sont encore Payens. J'ai eu occasion

sion de
avec
adonné
gens fo
cienne
sieurs p
qui y c
ils m'o
bliothé
Chron
des R
y est
étoit a
que tra
ge, pa
casion
re &
alors d
tems ap
nus he
Je l
ment
dre le
que n
le long

sion de m'entretenir plusieurs fois avec quelques Prêtres Malais, adonnés à la secte Mahometane, gens fort versés dans l'Histoire ancienne de l'Asie, qui ont fait plusieurs pèlerinages à la Mecque, & qui y ont même fait leurs études: ils m'ont assuré, que dans la Bibliothèque de cette ville il y a une Chronique où il est fait mention des Rois aux Moluques; & qu'il y est dit en termes clairs, qu'il étoit arrivé, il y a plusieurs siècles, que trois de ces Rois firent un voiage, par l'Arabie, en Judée, à l'occasion d'un phénomène extraordinaire & miraculeux, qui avoit paru alors dans le ciel; & que quelque tems après ils étoient tous trois revenus heureusement dans leur pays.

Je laisse cette relation au jugement du Lecteur; & pour reprendre le fil de notre voiage, lui dis, que nous continuâmes notre cours le long de la terre ferme & d'un

nombre innombrable de petites Isles entre la pointe Occidentale de la Nouvelle Guinée & l'Isle de Gililo. Ce passage se fit non sans grand danger ; & nous vîmes enfin à notre grande joye, l'Isle de Boere, à la hauteur de deux degrés de latitude Méridionale, où la Compagnie des Indes Orientales a établi son premier comptoir à l'Oüest.

CHAPITRE XIX.

I. Description des Isles de Boere & de Button. II. Arrivée à l'Isle de Java.

L'Isle de Boere est assez élevée, remplie de montagnes, & de bois. Elle est située à deux degrés de latitude Méridionale. Aussi-tôt que nous y fumes arrivés, un petit navire portant pavillon

lon Hollandois, & sur lequel il y avoit deux hommes blancs & quelques Negres, y vint nous demander à qui nos vaisseaux appartinrent, d'où nous venions, & où nous allions. Nous repondimes, que nous étions venus de la Nouvelle Guinée, dans le dessein d'aller à Batavia. Nous n'eumes garde de leur dire que nous étions de la Compagnie des Indes Occidentales, puisque celle des Indes Orientales n'y veut pas souffrir de ce côté-là d'autres vaisseaux que les siens, & qu'elle a même donné ordre d'attaquer tous les navires étrangers qui pourroient y aborder. Cependant malgré ces ordres il arrive quelquefois, que les Anglois se servent de ce passage; & c'est aussi par cette raison que la Compagnie y entretient quelques vaisseaux qui y croisent toujours durant la Mousson d'Est, pour nettoyer ces eaux de tout bâtiment

B 3 étranger

étranger. Elle prend les mêmes soins pendant la Mousson d'Oüest, pour être seule maîtresse du commerce des épiceries de ce côté-là. Il y a de l'apparence, que puisque la Compagnie n'eut pas autrefois la même précaution dans les mers des Isles Moluques, les Anglois trouverent le moïen d'en tirer des aromates; du moins en vendoient-ils publiquement en Angleterre, sans qu'on pût deviner d'où ils les tiroient. Les habitans de cette Isle nous disoient qu'on y trouvoit une grande quantité d'arbres de giroffle, mais qu'un détachement de soldats, que la Compagnie y entretenoit, les arrachoit, parce qu'on en trouvoit assez dans l'Isle d'Amboine; & qu'on faisoit la même chose dans toutes les Moluques.

L'Isle de Boere est étendue de quarante à cinquante lieues; elle est assez fertile. Les Hollandois

y avoient autrefois un fort ; mais il fut pris & démolí par les habitans, qui firent passer au fil de l'épée toute la garnison. Dans la suite la Compagnie n'y envoya d'autres troupes, que le petit nombre de soldats, occupés à arracher les arbres aromatiques. Enfin ceux qui étoient venus à bord de nos vaisseaux , nous demanderent qui nous étions : après avoir couché par écrit les noms de nos Officiers, s'en retournerent ; & nous continuames notre route en côtoiant l'Isle avec un vent favorable. Les Européens qui se trouvoient dans ce vaisseau , étoient les premiers Chrétiens que nous eumes vûs depuis notre départ du Brezil, savoir depuis le mois de Décembre de l'année précédente jusqu'au mois de Septembre de l'année présente. Nous continuames notre cours , par les Isles voisines qui sont en grand nombre, vers l'Isle

de Button, dans le dessein d'entrer dans son Détroit, pour y prendre quelques rafraîchissemens, dont nous eumes un extrême besoin. Nous y arrivâmes en peu de tems à la hauteur de quatre degrés de latitude Méridionale, en cinglant pendant une journée entière le long de ses côtes, mais sans apercevoir le Détroit. Enfin, on trouva que nous l'avions passé & que nous étions même déjà au-dessous d'environ huit lieues. Il y a de l'apparence que nos Chefs l'ayent ainsi dirigé exprès pour arriver d'autant plutôt aux Indes. Nous essayâmes pourtant, si nous pouvions louvoier; mais il n'y eut pas moyen d'aller contre le courant & la Mousson qui souffloit alors extrêmement fort. D'ailleurs il n'y avoit aucune esperance d'avoir des vents variables, puisqu'ils n'y soufflent que dans les mois douteux. Ainsi nous regardâmes de loin ce beau

beau país d'un air triste. Nos malades sur-tout furent bien affligés d'apprendre ce malheur: d'autant que depuis ces Isles jusqu'à celle de Java, il n'y a pas un seul endroit où l'on pût relâcher en sûreté; car si nous l'avions fait, on nous auroit confisqué nos vaisseaux. Ce trajet nous fut bien funeste, la plupart de nos malades y perdirent la vie, & quelques-uns devinrent si foibles, qu'ils rendirent l'esprit en arrivant à Java.

La situation de l'Isle de Button est entre le quatrième & sixième degré de latitude Méridionale; elle est à peu près de la même grandeur que Boere. Elle est fertile en ris; on y trouve aussi toutes sortes de bétail & de poissons, de même que des cloux de girofle & des noix muscates. Le Roi y a un fort, où l'on voit planté l'étendart Hollandois; mais la garnison n'est pas Hollandoise.

doise. La Compagnie y envoie annuellement quelques Députés, pour y faire arracher tous les arbres de giroffles; & pour dédommager le Roi de cette perte, elle lui donne une certaine somme d'argent par an. La nation de cette Isle est la plus fidèle de toutes celles qui habitent les Isles Moluques envers la Compagnie des Indes Orientales. Elle l'a assisté fortement, non seulement contre les Portugais, mais aussi contre les propres habitans qui se sont soulevés; desorte qu'elle a le plus contribué à rendre cette Compagnie maîtresse absolue du commerce de ce côté-là: & c'est pour cette raison qu'elle jouit de plus grands privilèges que les autres nations des Isles Moluques. Quand ils entrent dans un fort de la Compagnie, dans quel país que ce soit, il leur est permis de garder leurs armes; ce qui n'est pas accordé aux habitans du lieu même.

même où le fort est situé. Il y a quelque tems que le Roi de cette Ile envoya son fils aîné à Batavia en qualité de son Ambassadeur. Sa suite étoit des plus nombreuses. La Compagnie le reçut avec de grandes marques de distinction, & lui fit tous les honneurs imaginables. On n'auroit pas pris ce jeune Prince pour un Indien, s'il n'eût porté un turban, qui étoit à trois étages, enrichi de broderie d'or & de quantité de pierreries. Le reste de son habillement étoit tout à fait à la Françoisise : & ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'au lieu d'un coutelas il portoit une épée ; ce qui ne s'est encore vu d'aucun Ambassadeur. Sa suite étoit des plus nombreuses. Ils étoient tous habillés à l'Indienne. Douze d'entre eux étoient armés de cuirasse & de bouclier, aiant à la main l'épée nue qui reposoit sur l'épaule. Je ne parle de cet

Am.

Ambassadeur & de son entrée à Batavia, que parce que je me souviens de la grande mortalité qui regnoit alors dans ces contrées, tant parmi les animaux que parmi les hommes, & qui enleva entre autres cinq cens personnes de la suite de ce Prince. La maladie étoit une fièvre chaude ou maligne si pestilentielle, que pendant le cours d'une année on vit perir près de cent cinquante mille personnes. Les Européens, les Originaires du pais, les Chinois, les Nègres, les Mahometans, tous en furent attaqués. J'en ai aussi été incommodé, mais d'une manière moins violente. Cette maladie épidémique regnoit non seulement à Batavia, mais se répandit aussi dans le Roïaume de Bengale & dans tous les Etats du Grand-Mogol, où les morts étoient sans nombre. Dans l'Isle de Japon ce fleau fit aussi de terribles ravages: les habitants

tans, en sortant de leurs maisons
sains & se bien portant, tomberent
dans les rues comme des mou-
ches. On a remarqué que cette
maladie se fit sentir dans tous les
endroits situés à l'Oüest. La cau-
se en doit être attribuée à la sé-
cheresse, car comme il n'y étoit
tombé de la pluye depuis deux
ans, l'air fut infecté de la trop
grande quantité des vapeurs mine-
rales.

Comme c'étoit en vain que
nous eumes essayé de remonter
vers le Détroit de l'Isle de Button,
& que nous n'osames pas aborder
à quelque autre endroit, ainsi que
l'ai dit plus haut, nous passâmes
au travers des Moluques & arri-
vâmes enfin, après avoir souffert
bien des misères & perdu beau-
coup de monde, à la vûe de la
côte de Java, au mois de Septem-
bre de l'an 1722. Nous allâmes
d'abord mouiller à la rade de Japa-
ra,

ra, en sauvant cette ville & le fort de quelques coups de canon.

CHAPITRE XX.

I. Description de la ville de Japara & de la côte de Java. II. Arrivée à Batavia.

NOus fîmes aussi-tôt préparer nos chaloupes pour nous transporter à Japara. En y arrivant, nous fumes bien surpris de voir que pendant notre navigation à l'Oüest nous nous étions mécomptés d'un jour entier; car selon nous c'étoit alors le vendredi, & ceux de cette ville avoient le samedi. Nous ne sommes pas les seuls qui se soient trompés à cet égard. Les Espagnols, qui du tems de Magellan furent transportés en Amerique & de-là aux Isles Philippines, tomberent dans cette erreur

erreur de calcul; & la même différence subsiste encore aujourd'hui parmi eux, sans qu'ils trouvent à propos de la rectifier.

Notre Amiral & nos Capitaines se rendirent d'abord chez celui qui y résidoit de la part de la Compagnie, pour lui donner connoissance de notre arrivée. C'étoit un Enseigne, nommé *Kuster*, très-honnête homme. Il fit aussitôt assembler le conseil pour délibérer sur ce qu'il y eut à faire par rapport à nous. Toutes ces personnes & d'autres apprenant notre triste situation, nous plainquirent beaucoup. En effet, notre sort étoit bien digne de compassion. Il n'y eut environ que dix hommes dans nos vaisseaux qui se portoient bien, dont je fus du nombre. Vingt-six y étoient actuellement très-malades; & pendant tout notre voyage le nombre de ceux qui furent emportés par maladie,

82 *Histoire de l'expédition*

die, sans y comprendre ceux qui furent tués dans les différentes actions que nous eumes avec des sauvages, se réduisoit à septante hommes. Aussi tôt qu'on eut donné connoissance de notre arrivée, le premier soin que nous eumes, fut de transporter nos malades à terre dans les hamacs. Quatre d'entre eux étoient si foibles, qu'on jugea bien qu'ils ne purent supporter le mouvement, & c'est pourquoi qu'on les laissa dans les vaisseaux. Ce nouveau surcroît de malheur les saisit tellement, qu'ils moururent le lendemain. Ceux qu'on transporta, furent logés dans une île sous des tentes; on en eut tous les soins imaginables, & on ne leur refusa rien de tout ce qu'on crut être propre à leur rendre leur première vigueur. Plusieurs cependant d'entre eux ne purent échapper de la mort.

Mr.

Mr. Kuster ne manqua pas de donner avis de notre arrivée au Commandant de la côte de Java; lequel manda d'abord cette nouvelle au Gouverneur-Général de Batavia, qui pour lors étoit Monsieur *Swaardekroon*. La réponse que celui-ci fit, paroissoit très-favorable. Il promit de nous assister en tout ce qui pouvoit nous faire plaisir; ajoutant, si je ne me trompe, que tout nous seroit fourni, en vivres & en monde, pour faire ce voyage de Batavia, & que nous n'avions qu'à nous y rendre au plutôt. En attendant nous nous divertîmes ici assez bien. Les habitans eurent une véritable compassion de nous; & nous firent beaucoup d'amitié. Nous commençâmes donc à reprendre notre bonne humeur. C'est ainsi que l'homme est constitué: une heure de plaisir & de joye lui fait oublier tous ses malheurs passés.

Mais ce qui me choqua extrêmement, fut la vie scandaleuse que nos matelots commencerent à mener. Des gens, qui quelques jours auparavant ne firent que prier, que gémir, que se plaindre, se livrent ici aux plaisirs les plus infames. Tous leur passetems ne consistoit qu'à jurer, s'enivrer & hanter jour & nuit les lieux de débauche. J'ai remarqué qu'en général la conduite du petit peuple de ces quartiers est extrêmement déréglée. Il y a de ces malheureux, qui demandent aux nouveaux venus, *s'ils n'avoient apporté de la patrie quelques nouvelles façons de jurer.*

La ville de Japara est située au pied d'une haute montagne; elle est de grandeur médiocre, & habitée par des Javanois, Chinois & Hollandois. Dans le tems que les Portugais possédoient cette ville, elle étoit plus grande qu'elle

le n'est aujourd'hui. La Compagnie des Indes Orientales, avant qu'elle fut en possession de Jacatra, y établit un entre-pot pour ses marchandises & un principal Comptoir, d'où les autres Comptoirs de Java dépendoient tous. Mais cet établissement tomba, & le Comptoir fut transporté à Sameran. Le port de Javara est sûr & facile. Sur la montagne, au pied de laquelle la ville est située, est un fort, construit presque tout de bois, qui commande toute la rade. On l'appelle la montagne invincible, parce que les Javanois y ont été souvent battus par les Portugais. Le Roi de Japara réside ordinairement dans un endroit nommé Katsure, situé à vingt-neuf lieues dans le pays. Les Hollandois y ont un fort où ils entretiennent une bonne garnison, tant pour s'assurer de cette conquête que pour servir de garde au

Roi. Ce Prince qui est de la secte de Mahomet, se fait servir à la manière des Orientaux, par des femmes ; il en prend tant qu'il veut. Quelques-uns de ses Prêtres sont obligés d'aller tous les ans une fois à la Mecque, pour y faire des vœux pour la conservation du Roi & de toute sa famille. Ses sujets lui sont très-fidèles & fort dévoués. Les principaux d'entre eux, toutes les fois qu'ils veulent lui parler, doivent l'approcher en rampant ; mais en tems de guerre ce cérémoniel gênant ne se pratique point. Ceux qui font la moindre faute, sont d'abord tués d'une espèce de poignard, qu'on nomme *Krid* ; ce genre de punition mortelle y est ordinaire & presque la seule.

Les Naturels du pays sont bruns, d'une taille médiocre, assez bien faits ; leurs cheveux sont noirs & longs ; quelques-uns cependant
ont

ont soin de les racourcir souvent. Ils ont le nez plat & écrasé, les dents vilaines; ce qui vient du suc de *Betel* & de *Faufel*, qu'ils machent continuellement. *Faufel* est une espèce de noisette, semblable à une noix muscade, mais plus petite, sans odeur & renfermant du jus rouge. C'est ce même jus, dont on se sert pour peindre les toiles, connues sous le nom de *Zits*. L'arbre qui porte ce fruit est droit, ayant les feuilles semblables à celle d'un cocotier. *Betel* est une plante qui pousse des branches longues & rampantes. Ses feuilles ressemblent à celles d'un citronier, d'un goût amer, ayant tout de leur long de petites côtes. Son fruit a la figure de la queue d'un lézard, long de deux travers de doigt, d'un goût aromatique, & d'une odeur agréable. Les Indiens portent toujours avec eux de la feuille de *Betel* & se la

présentent par cérémonie. Ils en mâchent presque continuellement, comme je l'ai déjà dit ; mais comme elle est amère, ils la mêlent avec l'*Areca* ou *Fausel*, & des écailles d'huitres calcinées. De cette manière ils la trouvent d'un goût très-agréable. Après qu'ils en ont sucé le jus, ils jettent le marc. Quelques-uns y ajoutent de la chaux, de l'ambre & du cardamome ou du tabac de Chine. Plusieurs Européens ont contracté si fort cette même coutume, qu'ils ne sauroient plus y renoncer ; mais quelques-uns d'eux l'ont payé chèrement, les Nègres y ayant mêlé des drogues pour les empoisonner.

Un des plus grands divertissemens de cette nation, & qu'elle aime le plus, ce sont leur *Tandakkes* ou Comedies. Les femmes qui y jouent sont ornées extraordinairement. Ces Comedies consistent

fissent presque uniquement dans le chant, la danse & leur musique, qui n'est pas grand' chose. Tous leurs instrumens sont une espèce de petits tambours, sur lesquels ils battent cependant avec modification, donnant le ton haut ou bas, comme ils veulent. Ceux qui dansent s'y régrent, faisant de leurs membres les contorsions les plus difficiles & les plus drôles que j'aie jamais vûes. On aime aussi dans ce païs les jeux tournois, à la manière des anciens Romains. Les Rois même & les principaux Seigneurs y assistent souvent. On s'y divertit aussi au combat des coqs; & à la manière des Anglois on y fait des gagures considérables, en sorte que plus d'un Javanois s'est ruiné par-là.

Ce païs abonde en toutes sortes de choses nécessaires à la subsistance de l'homme. On y trouve des bêtes à cornes, des cochons,

principalement une quantité prodigieuse de poules, des pigeons; mais les moutons y sont rares, parce que les rosées & les paturages les enflent & les tuent. A l'égard des bêtes sauvages, il y a des buffles, des cerfs, des tigres, des **Rinoceros**. Les Indiens recherchent beaucoup la corne de cet animal. Ils en font un vase à boire, & prétendent qu'en s'en servant ils ne peuvent être empoisonnés, puisque le vase se fend d'abord qu'on y met du poison. La terre y est aussi très fertile; le poivre, le gingembre, la canelle, le ris, le cardamome y croissent en abondance. On y sème aussi du café avec succès. Les arbres fruitiers, comme des cocotiers, figuiers, & d'autres n'y manquent point; & comme ils sont toujours verts & qu'une grande quantité en est sur les bords des rivières, on y a de charman-
tes

tes promenades. Les cannes-à-sucre y sont en quantité. La vigne porte sept fois des raisins, mais on n'en peut faire du vin, parce que la nature en précipite trop la maturité. La mer & les rivières y fournissent aussi d'excellens poissons de toute espèce; de sorte qu'on peut dire avec raison, que Java est une des plus belles & des plus fertiles Isles qu'il y eut sous les cieux.

Après un délassement d'environ un mois, nous commençâmes à nous préparer à notre voyage de Batavia, pour y profiter des belles promesses, que le Gouverneur-Général nous avoit faites. Et après nous être divertis encore les deux jours avant notre départ avec nos amis, nous primes congé d'eux. Ils nous donnerent alors toutes sortes de provision que nous envoiâmes sur nos vaisseaux. Enfin nous les quittâmes avec beaucoup

de regret & nous embarquames. Nous fîmes voile toujours à l'Oüest le long des côtes jusqu'à septante lieues, & arrivames ainsi avec un vent des plus favorables à la rade de Batavia. Et après avoir salué le fort de plusieurs coups de canon, nous allames jeter nos ancres à côté des vaisseaux qu'on y chargeoit pour les renvoyer en Hollande.

CHAPITRE XXI.

I. Nos vaisseaux sont arrêtés, & nous sommes faits prisonniers, & repartis sur une flotte de la Compagnie des Indes Orientales, qui partit quelque tems après pour la Hollande. II. Description de la Ville de Batavia & de ses habitants.

AUssi-tôt que nous fûmes à l'ancre, Mr. Roggewein & le Capitaine de son vaisseau se mirent

rent dans la chaloupe, dans le dessein d'aller à Batavia. Mais ils ne furent pas si-tôt en mer, que nous vîmes venir au-devant d'eux la chaloupe du Commandeur de Batavia, dans laquelle étoit le Fiscal & autres Committés. Ces Messieurs disoient d'abord à l'Amiral de s'en retourner, ce qu'il fit sans hésiter; & les deux chaloupes étant arrivées près de nos vaisseaux, le Fiscal nous annonça l'arrêt au nom du Gouverneur-Général. Nous fûmes d'abord comme assiégés par quelques gros vaisseaux, afin que nous ne puissions échapper; & peu après arriva quelques centaines de soldats qui s'emparèrent de nos deux navires. Tous ces contretens chagrinerent extrêmement Mr. Roggewyn, qui se repentit, mais trop tard, d'avoir pris la route de Batavia. Ainsi nos vaisseaux furent déclarés de bonne prise, la charge confisquée, &

& tous les effets vendus au plus offrant. Quant à nous, nous fûmes repartis sur différens vaisseaux de la Compagnie prêts de repatrier.

La cause pourquoi nos vaisseaux furent arrêtés, c'est que par l'Édit publié par les Etats de Hollande il étoit défendu à tout vaisseau particulier & à tous ceux de la Compagnie des Indes Occidentales d'aborder à quelque endroit appartenant à la Compagnie des Indes Orientales, qu'autrement que tous ceux qui y contreviendroient, seroient traités comme ennemis, leur vaisseaux confisqués & déclarés de bonne prise. Cependant il est permis à la Compagnie des Indes Occidentales d'envoyer des vaisseaux jusqu'à la hauteur de trente six degrés de latitude Méridionale, pour trafiquer le long des côtes d'Afrique.

On nous fit donc grand tort de nous traiter ainsi, notre dessein étant

étant d'une tout autre nature ,
puisque nous ne songions pas au
trafic. Nous voulumes unique-
ment, dans la triste situation à la-
quelle nous étions réduits, cher-
cher du secours & un azyle parmi
nos compatriotes. Le sujet de
notre voyage en partant d'Amster-
dam, ne regardoit que la décou-
verte des pays du Sud inconnus ;
& si nous eussions eu le bonheur d'y
réussir comme nous eumes sou-
haité, nous ne serions jamais allés
à Batavia. Cette considération a
été cause, que dans la suite l'affaire
étant dégénérée en procès entre
les deux Compagnies, les Etats-
Généraux après une mûre délibé-
ration donnerent gain de cause à
celle des Indes Occidentales ; &
on lui donna pour les deux vais-
seaux saisis, deux autres plus beaux
& plus grands. La valeur de la
charge, après qu'elle fut taxée,
lui fut restituée, & on paia à l'é-
qui-

quipage les gages ordinaires pour autant de tems qu'il falloit depuis le départ de Batavia jusqu'au retour en Hollande. La Compagnie des Indes Orientales fut aussi condamnée à tous les fraix du procès, outre une somme considérable, quelle paia à sa partie en forme de satisfaction.

La ville de Batavia est située dans l'Isle de Java à la hauteur de six degrés de latitude Méridionale; elle est la Capitale de tous les vastes états soumis à la Compagnie. Elle sert aussi d'entre-pôt de toutes les marchandises & richesses, qui appartiennent à la même Compagnie. Elle fut conquise l'an 1618. & s'appelloit avant ce tems là Jacatra. Les Hollandois bâtirent tout près de cette ville un fort, auquel ils donnerent le nom de Batavia. Lorsqu'il fut achevé, les habitans de cette Isle animés & assistés par les Anglois, l'at-

l'attaquerent diverses fois sans succès ; ils le tinrent comme bloqué pendant quelque tems. Mais enfin la Compagnie reçut un secours considérable de plusieurs vaisseaux , commandés par l'Amiral Koen. Les affaires prirent alors une autre face. Le siège fut levé, & les habitans de cette l'île de même que les Anglois obligés de se retirer avec précipitation. Les Hollandois se voyant délivrés de leurs ennemis, & faisant attention à la situation avantageuse du fort, résolurent d'y bâtir une ville. Pour cet effet on rasa celle de Jacatra, & on érigea sur ses ruines cette fameuse ville qui s'appelle Batavia, nom que portoit le fort. La ville fut ensuite poussée à sa perfection avec beaucoup de diligence, malgré plusieurs obstacles de la part des deux Rois de Mataram & de Bantam qui l'assiégèrent, le premier en 1629. & l'au-

l'autre en 1649. Elle est enceinte d'un rempart de vingt & un pieds de hauteur, revêtu de pierres de taille en dehors, & flanqué de vingt-deux bastions. Ce rempart est environné d'un fossé d'environ quinze verges de largeur, & fort profond, sur-tout lorsque la marée est haute au printems. Les avenues de la ville sont défendues par plusieurs forts, garnis la plupart de beaux canons de fonte. Les principaux en sont au nombre de six, savoir Ansiol, Anke, Jacatra, Ryfwyk, Noordwyk & Vyfhoek.

Le fort d'Ansiol est situé sur une rivière de même nom à l'Orient du côté de la mer, & éloigné d'environ douze cens verges de la ville. Il est bâti de pierres de taille en quarré, & il y a toujours un nombre suffisant de soldats qui le gardent.

Le fort d'Anke est sur une rivière de même nom à l'Occident
sur

sur la côte, & éloigné de la ville d'environ cinq cens verges; il est aussi construit de pierres de taille en quarré.

Le fort de Jacatra, sur le bord de la rivière de ce nom, est de la même forme que les deux précédens, & éloigné de la ville au Nord-Est, d'environ cinq cens pas. On y va par une belle allée d'une double rangée d'arbres, & bordée de chaque côté de maisons de plaissance & de jardins.

Les trois autres forts de Ryswyk, Noordwyk & Vyfhoek sont construits de la même manière que les autres, & sont situés du côté de la terre à une petite distance de la ville. Ainsi les deux premiers servent à la sureté de la ville du côté de la mer, & les quatre autres à en garantir les avenues, du côté de la terre, aussi bien qu'à defendre les habitans qui sont établis dans ces quartiers-là, avec

Tome II. D leurs

leurs plantages & leurs jardins. Par toutes ces dispositions on voit facilement que l'ennemi ne sauroit guères surprendre cette ville, puisqu'il trouveroit par tout une forte résistance. Une autre précaution qu'on prend, c'est de ne laisser passer personne au-delà des forts, qu'au moien d'un passeport.

La rivière qui a conservé son ancien nom de Jacatra, traverse la ville par le milieu, & forme quinze canaux d'eau vive, dont les quais sont garnis de grandes pierres de corail, & bordés d'arbres toujours verds; ce qui fait un aspect des plus charmans. Sur ces canaux il y a cinquante-six ponts, outre ceux qui sont hors de la ville.

Les ruës sont tirées au cordeau, & généralement larges de trente pieds. Les maisons sont bâties de pierres de taille sur le modèle de celles de Hollande, & fort élevées depuis quelque tems, par ce qu'on n'est

n'est point exposé à la violence des ouragans.

La ville a environ une lieüe & demi de circuit. Ses environs sont tous remplis de maisons; de sorte que je crois qu'il y demeure dix fois plus de monde que dans la ville même : ainsi on les doit considérer comme des fauxbourgs. Il y a dans la ville cinq portes y comprise celle du Port, auprès de laquelle l'on a fait une barrière, qui se ferme toujours à neuf heures du soir, & qui jour & nuit est gardée par des soldats. Il y a eu autrefois une sixième, nommée *porte de Speelman*, parce que le Gouverneur Speelman, mort le 11. Janvier 1684. s'en servoit pour sa commodité; mais elle a été murée dans la suite.

Il y a une belle maison de ville, & quatre Eglises Réformées. Dans la première, nommée *Kruiskerck*, ou l'Eglise de *la Croix*,

bâtie en 1640. & dans la seconde bâtie en 1670. on prêche en Hollandois. La troisième est pour les Portugais Réformés, & la quatrième pour Malais Réformés. Outre ces Eglises il y en a plusieurs autres pour toutes sortes de Religion. Il y a encore dans cette ville des hôpitaux, un *Spinbuys* ou maison de correction où l'on enferme les femmes de mauvaise vie; une maison des orphelins, des magasins, des agrés & des épiceries, des chantiers, des corderies, des maisons des arts mécaniques, des Charpentiers & des matelots, & plusieurs autres bâtimens publics. La garnison est ordinairement composée de deux à trois mille hommes.

Outre le grand nombre des forts, dont j'ai parlé, il y a encore la fameuse citadelle de Batavia; c'est une très-belle forteresse carrée, située à l'embouchure de la rivière tout contre la ville,

&

& flanquée de quatre bastions , dont deux commandent la ville & les deux autres la mer. Il y a deux portes principales, l'une qu'on nomme la porte de la Campagne , qui a été bâtie en 1636. avec un pont de pierre de taille, de quatorze arches , vingt-six toises de longueur, & dix pieds de largeur. L'autre porte qu'on nomme la porte de l'Eau, a été bâtie en 1630. & sert de bureau aux Gardes-magazins , qui ont leurs logemens des deux côtés le long de la courtine. Il y a deux autres petites portes dans les courtines à l'Orient & à l'Occident , qui ne s'ouvrent que lorsqu'il faut charger & décharger le canon, les boulets & les munitions de bouche.

C'est dans cette citadelle que demeure le Gouverneur-Général des Indes. Son Hôtel est bâti de brique, à deux étages, & a une très-belle façade à l'Italienne. Vis-

à-vis de cet Hôtel est la maison du Directeur-Général qui est la première personne après le Gouverneur. Les Conseillers & les principaux Officiers de la Compagnie y ont aussi leurs logemens, de même que le Médecin, le Chirurgien & l'Apothicaire. Il y a encore dans la Citadelle une petite Eglise octogone, fort propre & fort claire, bâtie en 1644. On y a aussi divers arsenaux & des magazins fournis de munitions de guerre & de bouche pour plusieurs années. Enfin la Citadelle est le bureau général, où l'on garde toutes les archives, & où l'on expédie toutes les affaires qui regardent la Compagnie.

La ville de Batavia est habitée non seulement par des Hollandois, mais aussi par un grand nombre d'Indiens de différentes nations. Les premiers sont ou francs bourgeois, ou attachés au service de la Com-
pa-

pagnie. Il y a aussi des Portugais, des François & d'autres Européens, qui s'y sont établis uniquement pour le commerce. Ces Portugais descendent pour la plupart de ceux qui demeurèrent autrefois ici & à Goa. Comme ils trouvoient toutes les commodités sous un gouvernement dont les loix sont douces & équitables, ils n'ont pas trouvé à propos de se retirer ailleurs lors de la réduction des côtes de l'Isle de Java sous la domination de la Compagnie. Ils sont aujourd'hui presque tous de la Religion Réformée. Les Indiens sont Javanois ou Originaires du pays, Chinois, Malais, Nègres, Amboiniens, Arméniens, de l'Isle de Bali, Mardykens, Macassars, Timores, Bougis &c.

C'est une chose curieuse, spectacle des plus frappans que de voir dans une même ville ce grand nombre de différentes nations, dont

chacune y vit de la même manière que chez elle. On s'y apperçoit à tous momens d'autres usages, d'autres mœurs, d'autres habillemens, des visages de différentes couleurs, des noirs, des blancs, des bruns, des olivâtres. Chacun y suit sa manière de vivre ; chacun y parle sa propre langue. Malgré tant de coutumes , opposées les unes aux autres, on voit une assez grande union entre ses citoyens au moien du commerce qui en est l'ame & qui les approche mutuellement. Ainsi toutes ces parties différentes composent un tout très-uniforme, sous les auspices & sous la protection des loix également sages & impartiales d'une puissante Compagnie.

A l'égard de la liberté de conscience, tous les habitans de la ville de quelque secte qu'ils soient, en jouissent ; mais ils n'y ont point d'exercice public. Il n'y est pas per-

permis non plus que dans les Provinces-Unies , aux Prêtres ou Moines Catholiques Romains de passer dans les ruës en habit de leur Ordre. On n'y souffre pas du tout des Jésuites , de peur que par leurs intrigues ils ne donnent lieu à des desordres & des troubles , ainsi qu'ils ont fait en plusieurs autres endroits où ils se sont établis. Pour ce qui est des Chinois , comme leur Religion est une abomination , on ne leur permet point d'avoir un Pagode dans la ville. Ils en ont un à une lieue de-là au même endroit , où ils enterrent leurs morts.

Chaque Nation Indienne à Batavia a son chef qui prend soin de ses intérêts ; mais il n'ose décider d'une affaire tant soit peu considérable , & ses fonctions ne regardent proprement que les affaires de sa Religion , & quelques légères disputes qui peuvent survenir entre

ses compatriotes. Je dirai quelques mots de chacune de ces nations Indiennes, pour en donner quelque idée au Lecteur.

Les Javanois s'adonnent à l'agriculture, ou à la pêche, ou à faire des bateaux, qui sont en forme de croissant. Ils ne portent d'autres habits qu'une espèce de Japon qui leur va depuis la ceinture jusqu'aux genoux, & le reste du corps est nud. Quelques uns portent une espèce d'écharpe, où ils attachent une petite épée. Ils ont la tête couverte d'un petit bonnet. Leurs cabanes sont généralement beaucoup plus propres que celles des autres Indiens; elles sont construites de *Bamboches* fendues, ayant un grand toit qui avance sur le devant, où ils s'assient & prennent l'air.

Les habitans Chinois sont en grand nombre; on en compte dans la ville & aux fauxbourgs jusqu'à
cinq

cinq mille. Ils sont nés pour le commerce, ennemis de l'oïseté, & ne trouvent rien de pénible lorsqu'ils voyent quelque apparence de gain. Ils se contentent de peu pour vivre. Ils sont avec cela hardis, entreprenans, adroits & industrieux. Ils ont une pénétration & une subtilité d'esprit extraordinaire; & ils disent communément que les Hollandois ont un œil, mais que quant à eux, ils en ont deux. Ils sont extrêmement trompeurs & se font une gloire de pouvoir attraper ceux qui commercent avec eux. Ils surpassent les autres nations Indiennes dans la navigation & dans l'agriculture. La plupart des moulins à sucre leur appartiennent, & ils sont les principaux distillateurs d'*Arac*, qui est une eau de vie qu'on tire du ris. On la transporte dans toute l'Asie, & la Compagnie s'en fert aussi dans ses vaisseaux

seaux. Ils tiennent aussi presque toutes les boutiques de la ville, & les auberges. Ce sont aussi eux, qui afferment les plus gros péages & les droits de la Compagnie. Les Chinois sont assez bien faits, d'une couleur olivâtre. Ils ont la tête ronde, les yeux petits, le nez plat. Ils ne se coupent pas les cheveux comme ceux qui demeurent dans la Chine même, qui sont obligés de le faire depuis que les Tartares s'en sont rendus maîtres. Et toutes les fois qu'un Chinois vient de sa patrie ici, il les laisse croître & les fait tresser proprement. Il en faut excepter leurs Prêtres qui ont la tête toujours rasée. Ils vont toujours la tête nue, & portent un éventail à la main. Ils se laissent aussi croître les ongles de leurs doigts avec lesquels ils ont une merveilleuse adresse de faire des tours de passe-passe; de sorte qu'il faut être extrêmement sur ses

ses gardes pour n'en pas être la dupe. Leurs habits sont un peu différens de ceux qu'on porte dans leur païs. Ils ont des robes fort amples, dont les manches sont larges, & faites de toile de coton, & sous ces robes ils portent des culotes si longues qu'elles leur descendent jusqu'au talon. Au lieu de souliers ils se servent de petites mules, & ne portent point de bas. Leurs femmes se servent aussi de longues robes de toile de coton; elles sont fort vives, adonnées à l'impudicité & à la débauche. Les Chinois en général ne font de différence entre les viandes, & ne savent ce que c'est animal pur ou impur; & on les voit manger des chiens, chats, rats & autres bêtes sans distinction. Ils aiment beaucoup les festins & les spectacles. La fête de leur nouvel an se célèbre au commencement de Mars & dure ordinairement

ment un mois entier. Pendant ce tems-là ils ne font que se divertir, principalement à la danse, qui se fait en rond, au bruit de quelques bassins, de trompetes & de flûtes, dont la harmonie n'est pas des plus agréables. Cette même musique est aussi en usage à la Comedie & aux enterremens. Leur Comedie n'est pas grande-chose. Ils jouent leurs rôles partie en parlant, partie en chantant avec des mouvemens de corps fort singuliers. Tous les personnages sont des filles qui sont élevées à cela dès leur enfance; celles qui jouent des rôles d'homme sont déguisées. Toutes les fois qu'ils veulent faire représenter une Comedie, il faut qu'ils paient pour la permission cinquante écus à la ville. Ils y racontent & décrivent les exploits de leurs anciens Héros & Saints. Les théâtres se dressent dans la rue devant la mai-

maison de celui qui donne le Spectacle à ses fraix.

Les enterremens des Chinois sont fort remarquables ; & ceux des riches très-somptueux. Les tombeaux sont comme de petits Mausolées , & fort magnifiques. Les convois funébres sont ordinairement fort pompeux , & quelquefois composés de plus de cinq cent personnes de l'un & de l'autre sexe. Les femmes qui s'y trouvent , sont vêtues de blanc. On porte à ces enterremens , outre les instrumens de musique , des drapeaux , des parasols & des dais. C'est sous un de ces dais qu'ils portent leur principal idole , que l'on nomme *Joostje à Batavia* ; j'en parlerai ci-après.

Les Chinois d'ici suivent la Religion de leur païs ; mais ils n'ont point , ainsi que je l'ai dit ci-dessus , de Pagodes dans la ville. Ils en ont un à une lieuë de-là , où ils s'as-

s'assemblent pour faire l'exercice de leur Religion. Ils sont peut-être les plus grands idolâtres & Païens de tous les Indiens, puisqu'ils font des offrandes au Diable & l'adorent. Il est vrai qu'ils avoient qu'il y a un Dieu; que c'est un bon homme qui ne fait du mal à personne & dont il n'y a rien à craindre. Si l'on leur demande pourquoi ils honorent donc le Diable: ils répondent qu'ils tachent de l'avoir pour ami & qu'il ne les punisse point, étant un homme très-méchant qui se plaît à tourmenter les hommes. Ils le représentent sous la figure de l'idole, dont j'ai déjà parlé, & qu'on nomme ici *foostje de Batavia*. Ils ont institué aussi à son honneur des fêtes & des jours de grandes réjouissances.

Les Chinois à l'imitation des Javanois, sont extrêmement adonnés aux jeux & aux gagures. Cet-

Cette passion les pousse à la fureur, principalement dans les combats des cocqs du tems des réjouissances du nouvel an. Ils se possèdent si peu au jeu, qu'il y en a qui après avoir perdu tout leur argent, maisons, meubles, engagent leurs femmes, leurs enfans, leur barbe, les ongles de leurs doigts & enfin les vents; c'est à-dire que si la fortune leur est contraire, ils ne peuvent plus disposer de leurs femmes, ni de leurs enfans: il ne leur est pas permis non-plus de laisser croître leur barbe ni leurs ongles, ni se mettre à bord de quelque navire pour faire du trafic; de sorte qu'ils deviennent par-là les plus misérables de tous les mortels, & se trouvent ordinairement obligés à se mettre au service de quelque autre Chinois. Il ne leur reste qu'une seule ressource, c'est lorsque quelques-uns de leur famille, soit ici, soit en Chine, veut bien paier

pour eux la même somme que les vainqueurs avoient mis contre. Dans ce cas ils peuvent se relever & rentrent dans leur première possession.

Les Malais qui demeurent à Batavia, s'attachent principalement à la pêche; leurs batteaux sont fort propres & luisans, & les voiles sont de paille. C'est une nation méchante. On entend souvent parler de meurtres qu'ils commettent pour quelque peu d'argent. Ce sont de grands fourbes, qui ne négligent aucune occasion pour tromper un Chrétien. Leur dernier Capitaine ou Chef fut foïetté & marqué publiquement, il y a quelques années, à cause de ses tromperies & fraudes. Ses biens furent confisqués, & lui rélégué comme un bandit dans l'Isle de Ceylan. Depuis ce tems-là on n'a pas encore fait un autre Chef des Malais. Leurs habits sont de toiles

toiles de coton ou d'étoffes de soye. Les hommes s'enveloppent la tête d'une toile de coton, & leurs cheveux qui sont fort noirs, sont noués par derrière. Les femmes les plus considérables sont habillées d'étoffes de soye à fleurs ou à raies, & font flotter leurs robes d'une manière agréable. J'oublie de dire qu'ils suivent la secte des Mahometans.

Les Nègres qui demeurent à Batavia, sont presque tous Mahometans. Ils viennent la plupart du côté de Bengale, & s'habillent à peu près comme les Malais, & demeurent aussi dans le même quartier. Les uns s'appliquent à des métiers, les autres sont des colporteurs allant dans les rues avec une manne remplie de merceries, comme du corail, des perles de verre & autres brimborions de cette nature. Les plus considérables d'entre eux exercent le né-

goce , particulièrement celui de pierres à bâtir qu'ils apportent des Isles voisines.

Les Amboiniens s'appliquent principalement à bâtir des maisons de bamboches , dont les fenêtres sont de cannes fendues & arrangées ingénieusement en diverses figures. Ils sont hardis & courageux, mais fort mutins ; aussi demeurent-ils hors de la ville proche du cimetière des Chinois. Ils ont un Chef, à qui ils doivent obéir, & qui dans ce quartier-là a une très-belle maison fort parée à leur manière. Ils sont tous Idolâtres. Leurs armes sont de grands sabres & de longs boucliers. Les hommes ont autour de la tête une toile de coton , dont ils laissent pendre les deux bouts , & ornent de fleurs cette espèce de turban. Les femmes portent un habit fort mince au milieu du corps, & s'enveloppent les épaules d'une toile de coton qui
laisse

laisse les bras nuds. Leurs maisons sont de planches, couvertes de feuilles d'ôle, & ont deux ou trois étages, de même que deux ou trois chambres de plein pied.

Les Mardykers ou Toupasses, sont Idolâtres, composés de diverses nations des Indes, & font toutes sortes de commerce. Munis de passeports de la Compagnie, ils vont avec leurs propres navires trafiquer dans les Isles & sur les côtes les plus voisines. D'autres sont jardiniers, ou nourrissent du bétail & de la volaille. Les hommes sont habillés à la Hollandoise, & les femmes comme les autres Indiennes. Ils demeurent à la ville & à la campagne. Leurs maisons sont beaucoup meilleures que celles des autres Indiens, & sont généralement de pierres ou de briques, assez hautes & propres.

On trouve aussi à Batavia des Macassars, si connus par les petites

flèches empoisonnées dont ils se servent contre leurs ennemis, & qu'ils soufflent dans de sarbacanes. Ce poison est un suc d'un certain arbre qui croît dans l'Isle de Macassar & dans trois ou quatre petites Isles des Bougis. On trempe les flèches dans ce suc; ensuite on les sèche, & la blessure qu'on en reçoit, est mortelle.

Les Bougis sont des habitans de trois ou quatre Isles près de celle de Macassar, qui depuis la conquête de la dernière Isle se sont établis à Batavia. Ils sont hardis & courageux, & la Compagnie s'en sert comme de soldats. Leurs armes sont des flèches, des sabres & des boucliers.

Les Arméniens & quelques autres peuples qu'on voit établis à Batavia, ne s'y trouvent que pour le commerce, & n'y demeurent qu'aussi long-tems qu'ils le trouvent à propos.

Les

Les Originaires du país établis aux environs de Batavia, & plus avant dans un district de quarante lieuës dans les montagnes le long du país de Bantam, sont proprement du ressort du Gouverneur-Général. La Compagnie y envoie des Droffards ou Commissaires pour y administrer la justice & avoir soin de ses revenus; & il faut que les principaux d'entre ces habitants viennent de tems en tems dans la ville informer le Gouverneur-Général de la conduite de ces Commissaires. A l'égard des autres Provinces de Java, j'en parlerai ci-après.

CHAPITRE XXII.

Du Gouvernement de Batavia & des autres Etats soumis à la Compagnie des Indes Orientales.

LA ville de Batavia & tous les Etats que la Compagnie possède aux Indes Orientales, sont gouvernés par deux principaux Collèges ou Conseils, dont l'un est nommé Conseil des Indes, & l'autre Conseil de Justice. Ils sont établis & fixés tous deux dans la ville de Batavia, comme la Capitale de tous les païs qui dépendent de la Compagnie. Le premier est chargé du Gouvernement politique, l'autre de l'administration de la Justice.

Le Gouverneur-Général préside toujours à ce premier Collège, qui ordinairement est composé de dix-huit ou vingt personnes qu'on nom-

nomme Conseillers des Indes. Ils ne se trouvent cependant presque jamais tous à Batavia , parce qu'il y en a toujours qui sont pourvus de l'un ou de l'autre des sept Gouvernemens que la Compagnie donne. Ce Conseil s'assemble régulièrement deux fois par semaine & aussi souvent que le Gouverneur-Général le convoque. On y délibere sur tout ce qui concerne les intérêts de la Compagnie. On y décide de toutes les affaires politiques qui peuvent arriver tant dans l'Isle de Java que dans les autres Etats. Si l'affaire est importante, le consentement & l'approbation des Directeurs de la Compagnie qui résident en Hollande, est nécessaire. C'est aussi de ce Conseil, qu'émanent les réglemens & les ordres auxquels les autres Gouverneurs sont obligés de se conformer. C'est encore dans cette assemblée qu'on lit les lettres

des Directeurs, & qu'on convient à la pluralité des voix, des réponses qui doivent y être faites.

Le Conseil de Justice est composé d'un Président, qui est ordinairement un Conseiller des Indes, de huit Conseillers, d'un Fiscal, d'un autre Fiscal, nommé Fiscal de la mer, & d'un Secrétaire. Le Président est en même tems Garde du grand sceau. Tous les Conseillers doivent être Docteurs gradués en Droit. Le Fiscal dans les affaires civiles a sa voix comme les autres Conseillers, & le tiers de toutes les amendes au-dessous de cent florins, & le sixième de toutes celles qui sont au-dessus de cette somme. Sa fonction consiste à veiller que rien ne se fasse contre l'autorité & les ordres du Gouvernement, & d'intenter action à ceux qui y contreviennent. La fonction du Fiscal de la mer regarde les fraudes qui se commettent dans le commerce,

au préjudice de la Compagnie ;
cette charge est fort lucrative.

Outre ces deux Colléges souverains, il y a à Batavia le Conseil ou Tribunal de la ville, composé de neuf Echevins, y compris le Président & le Vice-Président dont le premier est toujours un Conseiller des Indes. Le Bailli de la ville & le Drossard ou Commissaire du plat-pais & des environs de Batavia, sont aussi Membres de ce Tribunal, avec un Secrétaire.

Le Gouverneur-Général est le Chef de l'empire que la Compagnie a établi aux Indes ; il en est, pour ainsi dire, le Stadhouder, Capitaine & Amiral-Général. Il est Président du Conseil des Indes & y a deux voix. Il a une clef de tous les magasins, & y fait ce qu'il trouve à propos, sans rendre compte à personne. Il donne des ordres de sa propre autorité, & tout le monde doit lui obéir. Enfin,

fin, on peut dire que son pouvoir égaleroit & surpasseroit même celui de plusieurs Rois de l'Europe, s'il ne se rendoit responsable de ses actions, & s'il n'étoit sujet au rappel des Directeurs de la Compagnie. En cas de trahison & d'autres crimes énormes, le Conseil de Justice même est en droit de s'assurer de sa personne & le juger.

Voici ce qui s'observe à son élection. Aussi-tôt qu'un Gouverneur-Général est mort, ou qu'il ait resigné sa charge, les Conseillers des Indes s'assemblent pour en élire un autre, à la pluralité des voix. L'élection faite, le même Conseil écrit d'abord aux Directeurs en Hollande pour leur en faire part, les priant de vouloir bien confirmer & approuver le choix qu'ils viennent de faire. Cette notification & prière doivent être aussi faites aux Etats-Géné-

Généraux pour la même fin, L. H. P. en accordant l'octroi & leur protection à la Compagnie, s'étant réservé ce droit. On a remarqué que l'élection est ordinairement approuvée tant par les Etats-Généraux que par les Directeurs, qui dans ce cas envoient au nouveau Gouverneur ses Lettres-Patentes. Il y a cependant des exemples que les Directeurs aient rejeté l'élection, faite par les Conseillers, & nommé un autre Gouverneur.

La Compagnie donne au Gouverneur huit-cens Risdalers d'appointement par mois, & cinq-cens pour sa table, outre l'entretien de tous ceux qui composent sa maison. Mais ces appointemens sont la moindre branche des revenus dont il jouit. Les émolumens attachés à l'exercice de son emploi sont très-considérables; en sorte que pendant deux ou trois ans

ans il peut, sans charger sa conscience, amasser des richesses immenses.

Comme il est le Chef de tous les vastes États de la Compagnie, elle a trouvé à propos, pour le faire respecter des peuples, accoutumés au faste des Princes de l'Orient, de lui accorder une Cour & lui faire rendre tous les honneurs attachés à la dignité Royale. Quand il sort de son palais pour aller à quelque maison de plaisance, son carosse est précédé d'un Maréchal de logis à la tête de seize Cavaliers avec un Trompette; ensuite deux Hallebardiers à cheval marchent immédiatement devant son carosse, ayant son Ecuier à cheval à la portiere droite, & suivi de six Hallebardiers à cheval & ordinairement de deux autres carosses avec des Messieurs qui l'accompagnent. Le cortège finit par quarante huit Cavaliers,

com-

commandés par un Capitaine & trois Maréchaux des logis, précédés d'un Trompette.

Si cette charge est considérable tant par les revenus que par le pouvoir & les grands honneurs qui en sont inséparables, il faut aussi convenir qu'elle est extrêmement pénible. Depuis le matin jusqu'au soir le Gouverneur-Général est occupé à donner audience à un grand nombre de personnes; à lire les lettres & les avis qu'il reçoit de toutes parts; à donner divers ordres pour le service de la Compagnie; en sorte qu'il ne reste ordinairement qu'une demie heure à table, & non sans expédier des affaires qui pressent. C'est aussi lui qui reçoit les Messagers ou Députés des Princes Indiens; ce qui arrive fort souvent dans l'espace d'une année.

Après le Gouverneur, le Directeur-Général est la première personne.

sonne du Gouvernement, & le premier des Conseillers des Indes. Cet emploi demande beaucoup de travail & d'application. Celui qui en est revêtu, est chargé de l'achat de toutes les marchandises dont la Compagnie a besoin & de la vente de celles dont elle veut se défaire. C'est lui qui ordonne quelles sortes de marchandises & en quelle quantité doivent être transportées en Hollande, ou ailleurs. Il a aussi la garde des clefs de tous les magasins; & tous ceux que la Compagnie emploie au commerce, sont obligés de lui faire rapport, tous les jours, de l'état de toute chose. Enfin c'est lui qui a la direction suprême de tout le négoce, tant à Batavia, qu'aux autres endroits & Comptoirs de la Compagnie; & qui en répond.

La troisième personne du Gouvernement est le Major-Général, à qui on donne le commandement de

de toutes les troupes, sous les ordres du Gouverneur-Général. Le nombre des troupes réglées dans toutes les Indes, à la solde de la Compagnie, monte à environ douze mille hommes, outre les gens du païs ou miliciens qui savent assez bien manier les armes : on les met ordinairement à la tête quand il faut combattre ; & on croit qu'il y en a plus de cent mille. Enfin on compte en tout jusqu'à vingt-cinq mille hommes, tant Officiers que soldats & matelots, qui sont au service de la Compagnie.

Pour maintenir son commerce, elle entretient environ cent-quatre-vingt vaisseaux depuis trente jusqu'à soixante pièces de canon, & elle peut encore armer quarante des plus gros, en cas de besoin.

Quelques mois avant notre arrivée à Batavia, on y fit publiquement une justice mémorable. Plus

sieurs criminels furent exécutés pour crime de haute trahison qu'ils avoient tramée. Voici ce que c'est. Un certain nommé Pierre Erberfeld avoit fait un complot avec plusieurs Javanois & quelques autres chefs Indiens pour surprendre la Ville, la Citadelle & les forts de Batavia, y massacrer le Gouverneur-Général, tous les Conseillers, ceux qui étoient au service de la Compagnie & tous les Chrétiens qui pouvoient se trouver dans l'Isle de Java; en un mot d'extirper toute la Colonie & mettre par-là fin au Gouvernement & à la possession de la Compagnie. Mais la Providence veilla à la sûreté des Chrétiens. La trame fut découverte & le chef de la conspiration Pierre Erberfeld, de même que ses complices arrêtés & pris prisonniers. Après avoir été plusieurs fois appliqués à la question, ils avoüerent tout comme

me la sentence prononcée contre eux contient toutes les particularités du complot, j'ai cru devoir la communiquer au Lecteur.

S E N T E N C E contre Pierre Erberfeld & ses complices, prononcée à Batavia en 1722.

„ **C**omme Pierre Erberfeld ,
 „ Bourgeois , né à Batavia
 „ de pere blanc & de mere noi-
 „ re, âgé de cinquante-huit à cin-
 „ quante-neuf ans ; Catadia nom-
 „ mé autrement Rading Javan de
 „ Cartasaura ; Maja Praja de
 „ Chias, Sergent Javanois ; Sa-
 „ na Suta Calia Wangsu de Ba-
 „ dong, & le nommé Anga Tfitra
 „ de Bagal, tous deux Javanois ;
 „ Layech de Sumbouwen, Ma-
 „ lais, esclave d'abord dans l'hôpi-
 „ tal des Chinois & ensuite remis
 „ en liberté ; Jap keko ; Cartana-
 „ ja de Pacalongan ; Anga Sara-

„ na de Batong; Canta Sinia de
„ Cheribon, Singa Ira; Marangie
„ de Bengale; Sarapaca d'Inder-
„ majo; Maja Diaja de Banjermoas;
„ Wambsa Dita de Pamelang
„ Pandjang; Wiefsa Sufa de Ban-
„ jermoas; Canta Wangsa Baspa
„ Mulut de Saraja, & Singa Patra
„ (chef) de Sikias; de même
„ que les femmes du fixième,
„ du neuvième, & du treizième
„ criminel; tous présentement
„ détenus prisonniers ont con-
„ fessé & avoué par devant la
„ Cour de Justice, établie à Ba-
„ tavia, d'avoir tramé, en met-
„ tant à part toute crainte de
„ Dieu & de la Justice, une exé-
„ crable conspiration contre la
„ ville, la citadelle & la Colonie
„ de Batavia, consistant de met-
„ tre fin, par l'assistance de quel-
„ ques Princes Mahometans &
„ de plusieurs Chefs des peuples
„ voisins, comme Javanois, Ba-
„ leyens,

„ Ieyens, Malais & autres, à la
„ possession & au gouvernement
„ de la Compagnie des Indes
„ Orientales. On est d'autant plus
„ étonné de cet horrible com-
„ plot, que la même Compagnie
„ n'a jamais manqué de gouver-
„ ner avec douceur, sous les
„ auspices des Etats-Généraux
„ des Provinces-Unies, les peu-
„ ples qui lui sont soumis, tant
„ Mahometans que Païens, sans
„ distinction de Religion; & de
„ les protéger efficacement con-
„ tre quiconque les eût molesté
„ en quelque manière: desorte
„ qu'on avoit tout lieu de croire,
„ que l'établissement de la Com-
„ pagnie à Batavia dureroit enco-
„ re longtems, & qu'il n'y avoit
„ rien à craindre de la part de
„ ceux qui sous ses ailes y vivoient
„ tranquillement. Les criminels,
„ pour exécuter leur détestable
„ dessein avec succès, ont avoué

„ d'être convenus des moïens sui-
„ vants.

„ Premièrement , de massa-
„ crer , avant toutes choses , les
„ Hollandois & autres Européens,
„ & par conséquent tous Chré-
„ tiens , sans épargner aucun ,
„ dans l'attente , qu'après ce coup
„ toutes les nations du plat-païs
„ de l'Isle de Java , & les peuples
„ étrangers demeurant à Batavia
„ & aux environs , comme Chi-
„ nois , Nègres Maccaffars , &c.
„ se joindroient d'abord aux re-
„ belles , ou du moins implore-
„ roient leur clémence ; & que si
„ quelques-uns voulussent s'oppo-
„ ser , qu'on les tueroit aussi sans
„ miséricorde. Pendant cette at-
„ taque le premier des conjurés ,
„ Pierre Erberfeld , devoit com-
„ mander & donner les ordres en
„ qualité de Chef , & l'autre
„ nommé Catadia , en qualité de
„ son

„ son Lieutenant ou Chef en se-
 „ cond. Et afin d'acquérir plus
 „ d'autorité & de respect, celui-
 „ là s'étoit fait donner le titre
 „ de *Thowang-Gusti*, qui désigne
 „ Grand Seigneur ou Premier du
 „ gouvernement ; & celui-ci le
 „ nom de *Rading*, dignité qui si-
 „ gnifie Prince.

„ Cette conspiration dangereu-
 „ se avoit été tramée dans la mai-
 „ son d'Erberfeld, située hors de
 „ la ville à un des bouts du che-
 „ min qui mene au fort de Jaca-
 „ tra, à l'endroit d'où l'on va à l'E-
 „ glise des Portugais ; & on avoit
 „ ordinairement tenu les assem-
 „ blées dans une chambre d'em-
 „ bas. Les conjurés s'étoient
 „ aussi trouvés souvent dans sa
 „ maison de plaisance, située sur le
 „ *Sunder*, d'où ils entretenoient
 „ leur correspondance avec quel-
 „ ques Princes Mahometans &
 „ plusieurs Chefs des nations In-

„ diennes , qu'ils avoient trouvé
„ le moien de gagner. Les let-
„ tres sur ce sujet avoient été écri-
„ tes par le 2. 3. 4. & 5. des Re-
„ belles , qui lisoient aussi celles
„ qu'ils recevoient en réponse ,
„ parce que le premier , Erber-
„ feld , ne savoit ni écrire ni lire
„ dans les langues dont il falloit
„ se servir ; & ce sont aussi ces
„ mêmes criminels qui avoient
„ été chargés du soin de faire
„ parvenir les lettres à qui elles
„ étoient adressées , & de recevoir
„ les réponses. Les accusés ont
„ aussi avoué , que quelques-uns
„ d'eux s'étoient répandus dans
„ différens quartiers du plat-païs
„ pour y vendre & distribuer aux
„ habitans une espèce de *diemats*
„ ou petites estampes , marquées
„ de certains caractères , dont ils
„ avoient assuré , que ceux qui
„ les portoient sur eux , étoient à
„ l'abri des coups de fusil , d'épée
„ &

„ & d'autres armes ; & que ces
„ estampes avoient aussi été fa-
„ briquées par le 2. 3. 4. & 5. des
„ prisonniers.

„ Les conjurés étoient conve-
„ nus, que la première attaque se
„ feroit à la maison du Gouver-
„ neur-Général & à celles des
„ Conseillers & autres Magistrats,
„ tant dans la Citadelle que dans
„ la ville, pour massacrer ainsi à
„ la fois les premières personnes
„ du Gouvernement ; ce qui eût
„ beaucoup contribué à faire
„ réussir toute l'entreprise. Le
„ premier, le second & le troisiè-
„ me criminel devoient avoir le
„ commandement dans la citadel-
„ le, & le quatrième, le cinquième
„ & le sixième celui dans la ville ;
„ & l'attaque devoit se faire le
„ premier jour de l'an le matin ,
„ immédiatement après que les
„ portes seroient ouvertes. Le
„ dernier rendés-vous des conjurés

„ avoit été fixé à la veille du jour
 „ de l'attaque, dans la maison
 „ d'Erberfeld, située comme
 „ nous l'avons déjà dit, dans le
 „ chemin de Jacatra, pour s'y
 „ abboucher & se glisser de-là
 „ quelques-uns dans la Citadelle
 „ & les autres dans la ville. Pour
 „ prévenir toute dispute & mesin-
 „ telligence entre eux, ils avoient
 „ fait un règlement, en vertu du-
 „ quel immédiatement après l'ex-
 „ écution du complot le premier
 „ criminel Erberfeld seroit de tous
 „ reconnu Roi ou *Gusty*, tant de la
 „ ville que de la citadelle; le se-
 „ cond criminel Catadria *Rading*
 „ hors de la ville dans le plat-païs
 „ jusqu'aux montagnes; & que
 „ les nommés Maja Praja, Sana
 „ Suta (Wansa Suta) Anga Tfi-
 „ tra, Layek (Certa Mafa, Anga
 „ Savan Certa Singa) Singadita,
 „ Manaugie (Sara Pada) Maja-
 „ diafa, Wansadita de Pamelong
 „ Pa:

„ Padang, Wifa Suta & Canti
 „ Wanfa, auroient tous le titre
 „ de *Pangerans* (ce sont des Prin-
 „ ces) & établis *Mantries* ou Chefs
 „ & Conseillers du second crimi-
 „ nel, de même que *Tummagums*
 „ (ce sont des Généraux) avec le
 „ nommé Singa Patria, lequel
 „ avoit été actuellement établi,
 „ par la Compagnie, Chef de Si-
 „ kias.

„ Les conjurés étoient aussi
 „ convenus, qu'après l'exécution
 „ de leurs desseins, leur Chef Er-
 „ berfeld auroit à son service un
 „ Collège composé de douze
 „ jeunes gens, chacun âgé d'en-
 „ viron vingt ans, & tous tirés
 „ des familles des principaux com-
 „ plices; qu'ils se rendroient tous
 „ douze auprès des Princes &
 „ Chefs Mahometans pour entrer
 „ en négociation avec eux, au
 „ sujet des péages & droits qu'il
 „ y auroit à paier à Batavia. Les
 „ let-

„ lettres interceptées le disent
„ clairement, & l'aveu & la dé-
„ position des cinq principaux
„ criminels y sont conformes sur
„ chaque point.

„ Conformement à leur dé-
„ testable plan, les conjurés
„ avoient pris la précaution de
„ s'assurer des moïens pour être
„ assistés & soutenus dès le
„ commencement du massacre,
„ par un corps de dix-sept mille
„ hommes tirés de différens en-
„ droits aux environs de Batavia,
„ & nommés même pour la plû-
„ part par les prisonniers. Suivant
„ leur plan, ce corps devoit être
„ divisé en plusieurs détachemens,
„ & se tenir prêt à pouvoir agir
„ au tems marqué. Le signal
„ donné, chacun de ces détache-
„ mens devoit se mettre en mouve-
„ ment par les chemins tant
„ couverts que découverts, s'em-
„ parer ensuite de toutes les
„ por-

„ portes, pour que personne n'é-
„ chappât, afin d'empêcher par-là
„ que la nouvelle de cette horri-
„ ble conspiration ne puisse parve-
„ nir si-tôt en Hollande.

„ Dans cette vûe, & pour
„ mieux exécuter leur projet, les
„ criminels avoient d'abord, par
„ la distribution des *diemats*, ga-
„ gné mille hommes; Maja Praja
„ s'engagea d'envoyer autant ;
„ deux mille avoient ordre de
„ descendre des montagnes au
„ Sud, & se joindre à ceux qui
„ étoient cachés aux environs, afin
„ d'achever l'horrible complot le
„ 2. Janvier 1722. Tout ce projet
„ avoit été entièrement arrêté trois
„ jours avant le massacre, projeté
„ & ordonné par Erberfeld de la
„ manière suivante ; savoir, que
„ huit cens hommes se rendroient
„ à Crolot du côté de la rivière-à-
„ moulin, au-delà de la garde avan-
„ cée du fort de Ryſwyk ; que
„ deux

„ deux mille hommes iroient au
„ païs du Chef Pierre d'Alida ,
„ particulièrement à Grogol &
„ aux environs ; qu'un autre corps
„ de mille hommes défileroit à
„ Mangadova Piesang , Batu &
„ aux environs. A ces corps on
„ étoit convenu que se joindroient
„ tous les autres conjurés , cachés
„ dans de différentes retraites au-
„ tour de Batavia , afin qu'ils euf-
„ sent pû par ces forces jointes
„ consommer cet exécrationnable ouvra-
„ ge , & se maintenir dans la pos-
„ session. En cas qu'ils eussent
„ réüssi dans leur dessein , ils au-
„ roient été , ainsi que par leurs
„ propres lettres on le peut prou-
„ ver suffisamment , soutenus & as-
„ sistés par un autre corps de plus
„ de dix mille Baleyens , qui s'é-
„ toient engagés de passer les
„ montagnes du côté de Cadiri ,
„ par Matarin au coin Méridional
„ & par Campongbaru , pour
„ pren-

„ prendre d'abord poste sur la
„ montagne de Guru.

„ S'il seroit arrivé, que les ha-
„ bitans de Campongbaru n'eus-
„ sent pas voulu se soumettre, les
„ Baleyens avoient ordre de les
„ faire tous passer au fil de l'épée,
„ & de marcher ensuite vers cette
„ ville y massacrer tous ceux qui
„ auroient voulu s'opposer, &
„ d'exterminer tous les Chrétiens;
„ afin que la Compagnie ne pût
„ jamais rentrer en possession de
„ ses Etats, ni y faire le moindre
„ commerce.

„ Erberfeld avoit été sollicité
„ d'entrer dans cet affreux com-
„ plot depuis deux ans par le se-
„ cond criminel nommé Catadia,
„ qui y avoit songé, il y a déjà six
„ ans, pendant lequel tems il a
„ parcouru le païs comme un es-
„ pion pour former des trames se-
„ cretes: s'il n'a pas d'abord poussé
„ les choses plus loin, ce n'a été
„ que

„ que parce qu'il vouloit voir quel-
„ le fin prendroit la guerre de Java.
„ Le prisonnier nommé Maja Pra-
„ ja a été d'un grand secours aux
„ Rebelles , parce qu'il a eu oc-
„ casion de s'informer exactement
„ des forces de la Compagnie &
„ de ses résolutions, aiant été au-
„ trefois en qualité d'écrivain
„ chez Mr. Jan Mantien, Ma-
„ jor au service de la Compagnie.
„ Les prisonniers Tomboan ,
„ Grambrek & Mietas ont aussi
„ eu connoissance de toutes ces
„ mauvaises trames, & ont con-
„ tribué de tout leur pouvoir à
„ cette conspiration, ayant sou-
„ vent assisté aux délibérations te-
„ nues dans la maison d'Erber-
„ feld.

„ Tous ces chefs d'accusation
„ ne sont que trop fondés; quel-
„ ques-uns même des compli-
„ ces ont eu l'audace de divul-
„ guer leur horrible complot ,
„ croiant

„ croiant apparemment que leurs
„ mesures étoient si bien prises
„ qu'ils ne pourroient manquer de
„ réussir. Il est certain que la
„ Compagnie en auroit fait une
„ triste expérience, si la Provi-
„ dence divine qui veille sur ses
„ élûs, n'eût traversé cette exé-
„ crable conspiration; en sorte que
„ tout fut découvert, les complices
„ arrêtés l'un après l'autre, sans
„ qu'il y ait eu le moindre soule-
„ vement de la part de ceux qui
„ étoient leurs adhérens.

„ L'énormité de cette trame
„ devient encore plus grave lors-
„ qu'on considère, que les Con-
„ jurés en avoient fixé l'exécution
„ à un vendredi, jour du sabbath
„ des Mahometans, auquel il ne
„ leur est pas permis de répandre
„ du sang humain, devant uni-
„ quement alors exercer des actes
„ de leur Religion. Mais ils pen-
„ soient apparemment pouvoir

„ expier ce sacrilege par le massa-
„ cre d'une infinité de Chrétiens.
„ Ce qu'il y a de plus abominable
„ dans ce complot , tombe sur le
„ Chef Erberfeld ; il est Chrétien,
„ du moins se disoit toujours tel , &
„ s'est oublié jusqu'à se mettre à la
„ tête d'une troupe de rebelles &
„ d'assassins pour égorger ses Supé-
„ rieurs & ses freres ; à quoi il
„ faut ajouter la plus noire ingra-
„ titude, puisque son pere a été ici
„ autrefois membre du Collège
„ des Conseillers Provinciaux, &
„ Capitaine de cavalerie dans cet-
„ te ville. Malgré toutes ces cir-
„ constances, qui devoient le con-
„ tenir dans la fidélité & dans l'o-
„ béissance envers son légitime
„ Souverain, il s'est oublié à un tel
„ point qu'il forma le plus exécration-
„ nable complot, dont on ait jamais enten-
„ du parler, consistant ainsi qu'il l'a
„ confessé à égorger tous les Chré-
„ tiens dans l'Isle de Java, & s'empa-
„ rer

„ rer de la ville & de la citadelle
„ de Batavia. Il devoit pourtant
„ savoir que la Providence divine
„ ne laisse jamais impunis de si hor-
„ ribles forfaits; ceux qui les com-
„ mettent étant toujours réservés
„ à des punitions les plus sévères.
„ Nous les Juges ayant ouï &
„ examiné l'action intentée *ex offi-*
„ *cio* par Mr. Henri van Steel,
„ Drossard du plat-pais contre les
„ criminels sus-nommés, qui con-
„ fessant le tout se sont soumis vo-
„ lontairement à sa conclusion: Il a
„ été conclu sur les crimes ci-men-
„ tionés & tout ce qui y appartient,
„ ainsi que nous concluons & obser-
„ vons en justice, au nom & de la
„ part des Hauts & Puissans Sei-
„ gneurs Etats-Généraux des Pro-
„ vinces-Unies, condamnons les-
„ dits criminels avec approbation
„ du Gouverneur - Général Mr.
„ Swaardekroon & de Mrs. les
„ Conseillers des Indes, à être
G 2 „ trans-

„ transportés à la place devant la
„ Citadelle, à l'endroit où l'on a
„ coutume d'exécuter les sen-
„ tences criminelles, & à être
„ livrés entre les mains du bour-
„ reau, pour recevoir leurs puni-
„ tions de la manière suivante.
„ Les deux criminels Erberfeld
„ & Catadia (autrement) Ra-
„ ding, seront étendus & liés
„ chacun sur une croix où ils au-
„ ront la main droite coupée &
„ seront tenaillés aux bras, aux
„ jambes & aux mammelles,
„ tellement que les tenailles ar-
„ dentes en emportent des mor-
„ ceaux de chair. Ils auront en-
„ suite le ventre coupé du bas en
„ haut, & le cœur arraché qui
„ leur sera jetté au visage, après
„ quoi la tête tranchée & arborée
„ sur un poteau; le corps écarte-
„ lé & les parties exposées hors
„ de la ville pour servir de proie
„ aux oiseaux, à l'endroit qu'il
„ plaira

„ plaira au Gouvernement d'indiquer.

„ Les quatre criminels Maja Praja, Sana Suta (autrement) Wangsa, Suta Tsisra & Layek doivent être attachés chacun sur une croix; ils auront la main droite coupée, & seront tenaillés aux bras, aux jambes & aux mammelles; le ventre leur sera coupé du bas en haut, le cœur arraché & jetté au visage. Leurs corps seront ensuite transportés au lieu du supplice, où ils seront exposés sur la rouë en proie aux oiseaux.

„ Le dix criminels, nommés Carta Naja, Anga Sarana, Carta Singa, Ita (autrement) Manangid, Sana Pada, Maja Diaja, Wansa dita Pandang (autrement) Wisa Suta, Canta Wangsa (autrement) Papa Mulus & Singa Patra seront liés chacun sur une croix sous l'échafaut,

G 3 „ faute

„ faute de place sur l'échafaut mé-
 „ me; ils y feront roüés tous vifs,
 „ sans recevoir le coup de grace. Ils
 „ seront ensuite transportés au
 „ lieu du supplice ordinaire, où
 „ ils seront mis sur une rouë, &
 „ gardés aussi longtems qu'ils
 „ pourront y vivre; & après qu'ils
 „ seront expirés, ils seront expo-
 „ sés en proie aux oiseaux.

„ Les trois criminels Tumbar,
 „ Gambreek & Mietas sont con-
 „ damnés à être liés à un pieu, où
 „ il seront étranglés que mort
 „ s'ensuive. Ils seront ensuite
 „ transportés, ainsi que les autres
 „ criminels, au lieu du supplice
 „ ordinaire, & y exposés de mê-
 „ me sur la rouë pour servir de
 „ nourriture aux oiseaux.

„ Nous condamnons en outre
 „ tous les criminels aux fraix &
 „ dépens de la justice, & à la con-
 „ fiscation de la moitié de tous
 „ leurs biens. *Accuso dedueta cum*

„ ex-

„ *expensis* ; renonçant à toutes
„ prétentions ultérieures.
„ Fait & arrêté dans l'assemble
„ de Messieurs les Conseillers de
„ Justice, ce Mercredi 8. d'Avril,
„ tous les Juges étant présens, à
„ l'exception de Monsieur Crai-
„ vanger. Ainsi prononcé, & fut
„ la sentence exécutée Mercredi le
„ 22. d'Avril 1722.

Dans la suite du tems on faisit
encore plusieurs des complices qui
furent tous exécutés , les uns
après les autres. La maison , où
demeuroit ordinairement Pierre
Erberfeld, fut abbatue & rasée,
& on fit dresser, à l'endroit qui ré-
pond sur le grand chemin, une co-
lonne d'ignomie, sur le chapiteau
de laquelle on attacha une tête de
mort. On y pendit aussi une table
sur laquelle on fit graver en cinq
différentes langues, savoir la
Hollandoise , Portugaise , Ma-
lailenne , Javanoise & Chinoise ,

l'inscription suivante : Ici a été autrefois le domicile de l'indigne Traître Pierre Erberfeld , sur quelle place il ne sera bâti jusqu'à la fin des siècles.

On ne fait pas encore précisément par qui cette trahison fut découverte. Les uns disent que ce fut un esclave qui en parla le premier ; d'autres assurent qu'on la fût par une femme. D'autres encore prétendent, que quelques-uns des conjurés même avoient révélé tout ce mystère d'iniquité. Quoiqu'il en soit, il y a de l'apparence, que le Gouvernement de Batavia en fut informé par le Roi de Bantam, puisqu'Erberfeld, en écrivant à ce Prince pour lui faire confidence de toute la conspiration, ajouta, qu'après qu'il se sera emparé de Batavia, & qu'il y aura mis fin à la domination des Chrétiens, il iroit combattre l'Empereur de Java. Ainsi le Roi de Bantam, connoissant
par-

par-là les projets ambitieux d'Erberfeld, & commençant à craindre pour lui-même, crut, dit-on, ne pouvoir mieux faire pour traverser les vastes desseins, & prévenir les attentats de cet audacieux, que d'en avertir la Compagnie. Ce dernier sentiment est aussi fondé sur ce que dit van den Bosch, Ministre à Macassar dans le poëme qu'il fit sur cette conspiration, & où il dit, qu'on en doit la découverte à un grand Monarque.

CHAPITRE XXIII.

*Du Gouvernement Ecclésiastique,
Militaire & de la Marine aux
Indes.*

LE Gouvernement Ecclésiastique à Batavia consiste ordinairement en onze personnes, tous Ministres de la Religion Réformée, savoir cinq pour les deux

Eglises Hollandoises & celle de la Citadelle, outre celui qui demeure dans l'Isle d'*Onrust*; trois Ministres Portugais & deux Malais. Les cinq derniers sont Hollandois de naissance, mais prêchent en Portugais & en Malais. Et afin que l'Etat puisse toujours être informé des délibérations de l'assemblée du Clergé, il nomme toutes les fois un Commissaire Politique qui y assiste, & qui doit veiller qui ne s'y fasse rien qui pût donner quelque atteinte aux loix & aux maximes de la Compagnie. Outre les Ministres le Consistoire est composé de huit Anciens & de douze Diacres. Comme les Ministres Réformés à Batavia prêchent non seulement en Hollandois & en Portugais, mais quelques-uns aussi en Malais, la Compagnie a eu soin de faire traduire la Bible en cette dernière langue; il y a quelque tems qu'un Ministre de Batavia a fait un voyage en Hol-

Hollande pour y en hâter l'impres-
sion.

Pour ce qui regarde les autres
Gouvernemens & Directoires de-
pendans de la Compagnie, on y
envoie aussi des Ministres; mais ils
n'y restent ordinairement que quel-
ques années, & sont relevés par
d'autres. Ils s'en retournent alors
à Batavia ou en Hollande, pour y
jouir en repos de leurs biens ac-
quis; & je me souviens d'un cer-
tain Prédicateur qui fit avec moi,
il y a quelques années, le voyage
de Batavia en Hollande, où à son
arrivée il acheta pour une somme
considérable une Seigneurie ou fief
noble dont il porte le titre & le
nom.

Dans les autres petites places il
n'y a point de Ministre ordinaire;
mais il y en va un tous les trois ou
quatre ans, pour y bénir les ma-
riages, & administrer le Baptême
& la sainte Cene. Cet envoi des
Pas-

Pasteurs se fait en conséquence d'une résolution prise par les Sinodes de ne permettre, qu'aucune Religion outre la Réforme fasse des progrès dans les endroits qui sont sous la domination de la Compagnie. Les Lutheriens depuis quelque tems ont sollicité très-fortement pour qu'ils pussent avoir une Eglise à Batavia ; mais ils n'ont encore pû réussir, & on leur a toujours refusé une demande si juste & si équitable, tandis que de l'autre côté on accorde le libre exercice de Religion aux Mahometans, aux Païens & aux Chinois dont le culte est si impie, qu'ils réverent le Démon même.

C'est du Conseil Ecclésiastique que dépendent les Consolateurs des malades, les maîtres d'école, & les Cathéchistes. La Compagnie a plusieurs de ces derniers à son service sur ses vaisseaux, où ils doivent faire la priere & instruire
ceux

ceux qui veulent embrasser le Christianisme. Ces Cathéchistes sont pour la plupart nés dans le païs ; & comme ils savent ordinairement plusieurs langues, ils sont en état de donner les instructions nécessaires & apprendre la confession de foi à ceux de différentes nations, qui après s'être convertis & baptisés, doivent communier. Il se fait aussi tous les ans une visitation par les Prédicateurs & les Cathéchistes , pour examiner les nouveaux-convertis. La Religion Réformée fait tous les jours de grands progrès par la conversion des Nègres. J'en ai vû quelquefois des troupes entières, & un jour jusqu'à cent-cinquante dans le cimetière devant l'Eglise demandant à être baptisés. Mais ils ne furent pas d'abord reçûs, parce que les Réformés ne donnent pas ce Sacrement à un nouveau-converti avant qu'il soit suffisamment instruit

truit dans la Religion & qu'il ait fait sa confession de foi. On peut, pour prouver ceci, alléguer les exemples de plusieurs Princes & Princesses même.

On fait que les Chinois sont extrêmement attachés à leur culte idolatre, & qu'ils ne quittent pas aisément leur grand Confucius; il y en a cependant de tems en tems qui l'abjurent & vont se faire recevoir parmi les Réformés. Mais je ne fais si ces conversions se font toujours de bonne foi & s'il n'y entre des motifs humains; du moins il est certain qu'il y a parmi ces prosélites qui ont une idée des plus extraordinaire du culte auquel ils veulent se ranger, témoin ce Chinois, lequel après avoir renoncé à l'Idolatrie, dit *présentement je m'en vais embrasser la Religion de la Compagnie.*

¶ L'état militaire de la Compagnie aux Indes est à peu près sur
le

le même pied qu'il l'est dans les Provinces-Unies ; & les troupes qu'elle entretient sont païées par mois. A l'égard des Officiers, le premier qui s'y trouve & qui commande en Chef toutes les troupes en tems de paix , n'a proprement que le rang de Major. Après lui sont les Capitaines, les Lieutenans, les Enseignes, & ainsi du reste. Mais en tems de guerre, & lorsqu'on est en campagne, les Lieutenans & les Enseignes sont à la tête des Compagnies, & les Capitaines menent les Brigades. Le Major a alors l'autorité de Général-Major, & commande toute l'armée ; ou le Gouvernement le subordonne à un Chef qui doit être Conseiller des Indes. Les gens du païs ont leurs propres Officiers qui peuvent avancer jusqu'au rang de Capitaine. Les Bourgeois de Batavia se choisissent aussi des Officiers jusqu'au Capitaine inclusivement

ment, tant de Cavalerie que d'Infanterie. Ils ont encore un Colonel, qui est un des Conseillers des Indes & en même tems Président du Conseil de guerre.

Enfin je dirai un mot sur la Marine que la Compagnie a établie aux Indes. Le Chef de ses vaisseaux est nommé Commandeur; il a sous lui tous les Capitaines & autres Officiers de même que tout l'équipage. Il donne ses ordres; examine & visite tous les vaisseaux qui arrivent ou qui partent. Pour le soulager dans son emploi, on lui donne pour adjoint un Vice-Commandeur qui fait les mêmes fonctions, & qui en son absence a la même autorité. Enfin on peut dire, que tout ce qui concerne la Marine dépend de ces deux personnes. Tous les Capitaines sont obligés de se rendre tous les matins chez eux pour leur faire rapport de l'état de leurs vaisseaux, &

& recevoir leurs ordres. Cependant dans les choses de quelque importance le Commandeur n'ordonne rien qu'avec l'agrément & l'approbation du Gouverneur-Général.

CHAPITRE XXIV.

*Suite de la description de Batavia
& de l'Isle de Java.*

Les beautés de la campagne aux environs de Batavia sont incomparables. On n'y voit que de jolies maisons, de charmantes promenades, & de beaux jardins tous arrosés par des canaux, bordés de toutes sortes d'arbres fruitiers. On diroit que la nature & l'art se disputent à l'envi le prix pour rendre ces lieux délicieux.

L'Isle de Java peut avoir jusqu'à trois cens lieues de circuit, & elle comprend plusieurs Roïaumes & Principautés, qui dépendent tous

de l'Empereur qui réside à Kattasura. Il en faut cependant excepter les Rois de Japara & de Bantam, qui ne reconnoissent point son autorité.

Le païs produit, outre les vivres nécessaires à la subsistance de l'homme, des choses très-précieuses, qui font partie du grand commerce de la Compagnie. Il est entre-coupé de plusieurs rivières, bois & montagnes où la nature a répandu ses trésors en abondance. Il est certain qu'on trouve aussi dans cette Isle des mines d'or. La Régence de Batavia pour en profiter a fait travailler pendant quelques années dans la montagne nommée Parang, pour découvrir les veines de ce précieux metal. Mais le peu de succès a fait qu'on a discontinué ce travail. Les Marchands qu'on en tiroit, n'étoient pas parvenus à leur maturité, & la Compagnie vit avec douleur d'avoir fait

fait à ces travaux une perte de plus d'un million. Ceux qui en avoient la direction, furent vivement censurés, & depuis on n'a plus songé à cette entreprise.

Il y a des gens qui sont persuadés qu'il doit se trouver de l'or dans quelques endroits, mais que les habitans les cachent aux Européens. Pendant la dernière guerre de Java qui a duré depuis l'année 1716. jusqu'en 1721. les habitans de certaines contrées furent tellement pillés à diverses reprises, qu'ils se trouverent réduits à la mendicité. Mais on vit avec étonnement que pendant une année de paix ils avoient amassé une grande quantité d'or, tant en poudre qu'en lingot.

Les montagnes dans cette Isle sont en quelques endroits si hautes, qu'on peut les découvrir dans une distance de trente jusqu'à quarante lieues. Celle qu'on appelle *Montagne bleue*,

surpasse en hauteur toutes les autres. Les tremblemens de terre sont ici terribles. Dans le tems que je fus à Batavia il en arriva un, qui m'effraia si fort, que je m'en ressentis pendant huit jours. Il commença le matin à huit heures, & ébranla tellement la ville & les environs, qu'on crut à tous momens que toutes les maisons en seroient renversées. Les eaux de la rade furent extrêmement agitées, & le mouvement en ressembloit à celui d'une eau bouillante. La terre en quelques endroits s'ouvrit & forma par-là le spectacle le plus terrible. Les habitans disent, que ces secousses viennent de la montagne de Parang, remplie de souffre, de salpêtre & de bithume; que ces matières venant à s'allumer, font un grand fracas & causent les secousses: & ils assurent avoir remarqué qu'ordinairement après le fracas

fra
me
ron
nou
dan
que
cette
per
fit
deve
me
deu
me
bruit
avoit
& qu
loin,
peurs
heure
Il
enviro
sont
via m
que so
beauc

fracas il sort de la fumée du sommet de la montagne. Il y a environ trente ans, qu'un Général nommé Ribeck, qui commandoit dans cette Isle, alla lui-même avec quelques-uns sur le sommet de cette montagne. Comme il y aperçut une grande ouverture, il y fit descendre un homme qui en devoit examiner l'intérieur. L'homme en revenant dit que la profondeur de la montagne étoit un abîme; qu'il y avoit entendu un bruit terrible de torrens; qu'il avoit vû par-ci par-là des flammes; & qu'il n'avoit pas ôsé aller plus loin, crainte d'étouffer par les vapeurs, ou de faire une chute malheureuse.

Il est certain que les eaux aux environs de cette montagne ne sont pas saines. Celles de Batavia même sont chargées de quelque soufre. Ceux qui en boivent beaucoup tombent ordinairement

malades, principalement de la dysenterie. Mais cette eau étant bouillie, & épurée par le feu de ses particules sulphureuses, ne fait plus aucun mal, quand même on en boiroit copieusement.

Les espèces de fruits d'herbes & de plantes que cette Isle produit, sont en grand nombre. Je ne finirois point si j'en voulois faire l'énumération; ainsi laissant ce soin à ceux qui en voudroient parler exprès, je ne ferai mention que de quelques fruits. Le premier & le plus utile est le cocos, puisqu'il donne à boire & à manger, outre qu'on peut s'en servir pour d'autres usages. De son noïau on tire une espèce de lait, & ce lait étant cuit fournit de l'huile dont on se sert à la place du beurre. L'écorce extérieure de l'arbre, qui porte ce fruit, étant filée, est bonne pour en faire des cables & du linge. Du bois de cet arbre on peut conf.

construire des vaisseaux & bâtir des maisons; & ses feuilles servent à les couvrir. On dit, que chaque pere de famille, toutes les fois qu'il lui est né un enfant, plante un cocotier, afin qu'on puisse dans la suite savoir l'âge de cet enfant, parce qu'il vient tous les ans sur l'écorce de cet arbre tout autour un cercle semblable à ceux qu'on voit aux cornes des vaches & des bœufs. Ainsi lorsqu'on demande au pere le nombre des années de ses enfans, il renvoie ceux qui le veulent savoir, aux cocotiers.

Les autres fruits qu'on trouve dans cette délicieuse Isle, sont des limons, des citrons, pommes de Chine, pommes de Grenade, des Pisans ou figes d'Inde &c. La variété des plantes & d'herbes est ici infinie; & la plupart sont très-salutaires.

Il y a aussi beaucoup de bois &

forêts, dans lesquelles on trouve toutes sortes de bêtes fauves, entre autres des buffles, des tigres, des rhinoceros, des chevaux sauvages; plusieurs espèces de serpens d'une longueur prodigieuse, de même que des basilics volans. On y voit aussi un grand nombre de crocodilles. Cet animal est un amphibie & se trouve ordinairement dans les grandes rivières. La femelle ne couve point non plus que la tortue ses œufs, mais elle les fait dans les endroits sablonneux & où il fait chaud, laissant au soleil le soin de les faire éclore. On prit il y a quelque tems, dans un endroit à trente lieues à l'Orient de Batavia, un de ces animaux, long de trente-trois pieds.

Les autres espèces d'animaux n'y manquent pas non plus; on y trouve des paons, des phaisans, des perdrix, des pigeons ramiers &
une

une sorte de chauves-souris si grosses, que leurs ailes étendues sont longues d'une brasle. Les poissons sont ici en si grande quantité, qu'avec la valeur de trois ou quatre sous on peut rassasier huit personnes. Il y a ici aussi beaucoup de tortues, qui sont excellentes à manger, & dont la chair égale ou surpasse même le veau. Comme toutes ces choses se trouvent en abondance dans le pays, les habitans apportent le superflu de tous côtés à Batavia, pour le vendre. Quelques vaisseaux de la Compagnie vont aussi dans des endroits plus éloignés & en apportent des vivres & des épiceries & d'autres choses, comme du bois, du ris, de l'indigo, du poivre, du cardamome, du café. Au reste toutes les marchandises de quelque endroit des Indes qu'on les tire, sont transportées à Batavia, afin quelles puissent être en-

H 5 voïées

voïées de-là en Hollande & ailleurs dans les vaisseaux de retour. Il part de Batavia cinq fois par an de ces vaisseaux pour la Hollande. Les premiers au nombre de quatre ou cinq, partent au mois de Juillet, & prennent le chemin de l'Isle de Ceylan. La seconde fois, c'est une flote d'environ seize ou vingt navires qui font voile au mois d'Octobre. Autrefois elle partoît au mois de Décembre, mais on l'a changé & le tems de son voyage est fixé comme je viens de le dire au mois d'Octobre. Le troisième envoi consistant en six à sept navires, se fait au mois de Décembre ; & le quatrième composé de quatre à cinq, en Janvier. Enfin au mois de Mars on fait partir le dernier vaisseau, lequel cependant ne met à la voile qu'après l'arrivée des vaisseaux Chinois qui apportent du Thé, & dont il fait la plus grande partie de sa charge ; c'est pour cette raison qu'on l'ap-

l'appelle *vaisseau de Thé*. On le nomme autrement *vaisseau des livres*, parce qu'il a à bord tous les livres & régîtres qu'on a tenus pendant l'année du commerce de la Compagnie. J'ai dit que les vaisseaux de retour qui vont en Hollande, doivent tous partir de Batavia. Il en faut excepter ceux qui viennent de Moccha chargés de Caffé; ils mettent à la voile directement pour la Hollande sans entrer auparavant au port de Batavia.

Voilà en raccourci la description de l'Isle de Java & de la ville de Batavia. Dans les Chapitres suivans je ferai mention des Gouvernemens & Comptoirs que la Compagnie a établis en plusieurs autres endroits des Indes Orientales. J'y parlerai des différentes branches de son commerce, de la nature & de la situation des païs qu'elle possède, & enfin des mœurs & des

124 *Histoire de l'expédition*
des coutumes des peuples qui lui
sont soumis.

CHAPITRE XXV.

Du Gouvernement de l'Isle de Ceylan. Description de cette Isle.

LE premier & le meilleur gouvernement après Batavia, est celui de Ceylan. Le Gouverneur qui y réside, est ordinairement un Conseiller des Indes; & le Conseil qui lui est adjoint & où il préside, est établi sur le modele de celui de Batavia. La seule différence qu'il y a à cet égard, est que les Conseillers à Ceylan ne sont pas d'aussi grands Seigneurs que ceux de Batavia. Quoique le Gouverneur de Ceylan dépende du Conseil des Indes à Batavia, il peut néanmoins écrire directement à la Compagnie en Hollande, sans en demander permission au Gouverneur-Général, & sans lui rendre compte de

de sa conduite. C'est à cause de ce privilege, qu'on a vû des Gouverneurs qui en abusant ont taché de se soustraire à l'autorité de sa Compagnie & de se rendre Souverains absolus des pais & états qui leurs étoient confiés. Il n'est pas nécessaire, je pense, d'en alléguer plusieurs exemples. Je ne parlerai que des deux dernières révolutions qui y sont arrivées & qui ont fait beaucoup de bruit dans l'Europe. Elles ont été causées par la tyrannie de deux Gouverneurs consécutifs, dont l'un se nommoit Vuisst, & l'autre Versluys. En voici le précis. Aussitôt que Mr. Rumpf Gouverneur de Ceylan en fut parti, Vuisst son successeur commença à agir en barbare envers tous ceux qui n'eurent pas le bonheur de lui plaire. Il persécuta les Européens aussi bien que les Indiens. Comme il rouloit dans sa tête le grand dessein de se ren-

rendre Souverain, il crut devoir se défaire principalement des riches & de ceux qui étoient clairvoians & bien intentionnés. Pour sauver les apparences de la justice, il leur intentoit action sous prétexte d'une conspiration & complot formé pour livrer les principales places à quelque Puissance étrangère ; ainsi il les accusoit de haute trahison, & fit instruire leurs procès. Pour parvenir plus sûrement à son but, il crut devoir faire ce que fit autrefois Cromwel ; je veux dire, il changea son Conseil, & y fit entrer des personnes qui lui étoient entièrement dévouées, & auxquelles par conséquent il pouvoit se fier. La confiscation des biens de plusieurs innocens condamnés & exécutés le mit en état de s'attacher ses créatures par de grands bienfaits & par des présens.

Vuist étoit né aux Indes de parens

rens Hollandois. Il avoit de l'étude & de la capacité. Son air sombre & sa phisionomie marquoient un caractère porté à la cruauté. Il aimoit & protégeoit beaucoup les Indiens, soit par inclination, parce qu'ils étoient ses compatriotes, soit parce qu'il les crût moins portés & moins habiles de le traverser dans son dessein. Pour les gagner entièrement, il les préfera toutes les fois qu'il s'agissoit de remplacer quelque charge dans le ressort de son gouvernement, malgré les défenses réitérées de la Compagnie, qui lui ordonnoit de donner les principaux postes dans cette Isle aux Hollandois ou autres Européens. Ce n'est pas que la Compagnie se méfie entièrement des Indiens; elle fait par expérience, qu'il se trouve parmi eux des gens de probité & de fidélité. J'en ai connu plusieurs qui m'ont donné des marques de leur sincérité

rité & de leur bonne foi. Le Général qui commandoit les troupes de la Compagnie aux Indes du tems de mon dernier voyage, étoit aussi né Indien, & nommé Dirck de Cloon. C'étoit un homme de grande capacité & d'une probité reconnue; l'emploi qu'on lui confioit est une preuve parlante qu'on en étoit entièrement convaincu.

Pour revenir à Vuist, je dirai quelques mots sur sa fin tragique, digne salaire des Tyrans. Plusieurs personnes ayant porté des plaintes consécutives aux Directeurs de la Compagnie, ils envoïerent un autre Gouverneur à Ceylan, nommé Verluis, & firent mener Vuist à Batavia; lui ordonnant d'y rendre compte de ses actions, & de répondre aux Chefs d'accusation intentés contre lui. Après plusieurs interrogatoires & examens, il se trouva par son propre aveu & confession, qu'il

qu'il avoit fait mourir de la mort la plus barbare dix-neuf personnes innocentes; & que pour que ces exécutions eussent quelque apparence de justice, il avoit fait appliquer ces personnes à la torture, où ne pouvant supporter les tourmens, elles avoient avoué d'avoir commis des crimes qui ne leur étoient jamais venus en pensée. Les Juges le condamnerent donc à la mort qu'il avoit si justement méritée. La sentence portoit qu'il seroit écartelé tout vif, les quatre parties de son corps ensuite portées sur un bucher & brûlées, les cendres ramassées & mises dans un tonneau qui seroit jetté dans la mer; ce qui fut exécuté quelques jours après la sentence prononcée.

Mais comme les changemens ne se font pas toujours à souhait, il arriva aussi que la conduite du successeur de Vuist ne répondit nullement à l'attente de la Compagnie.

gnie. Il gouverna aussi despotiquement que lui; mais il le fit avec plus de subtilité & sans faire mourir personne. Autant que celui-là étoit altéré de sang humain, autant celui-ci convoita le bien des peuples qui lui étoient soumis. Verfluis ne se vit pas si tôt établi dans son poste, qu'il fit mettre un si haut prix au ris, dont les habitans se servent à la place du pain, que la plupart d'entre eux se virent hors d'état d'en acheter; ce qui les fit murmurer & gemir sous le poids de la pauvreté. Les représentations humbles & réitérées qu'ils firent au Gouverneur ne servirent à rien; & les choses allerent toujours au pire jusqu'à ce qu'on en fut enfin informé en Hollande. On y eut égard aux plaintes des pauvres habitans; & les Etats-Généraux envoierent un autre Gouverneur nommé Doemburg, dans l'Isle de Ceylan, avec un ordre très-parti-
cu-

culier de ménager le sujets de la Compagnie, & de les traiter avec douceur.

Le nouveau Gouverneur à son arrivée dans l'Isle de Ceylan trouva bien des obstacles dans la possession de sa charge. Verslui refusa absolument de la lui résigner. Ce changement le porta au désespoir à un point, qu'il fit faire feu sur les vaisseaux de la Compagnie qui venoient d'arriver à la rade du fort de Colombo, résidence ordinaire du Gouverneur. Mais toutes ses oppositions furent vaines & inutiles. Il fut obligé de céder à la force. On s'assura de sa personne & on le mena à Batavia, où on le mit aux arrêts. Pendant qu'il y étoit, on examina les griefs qui étoient portés contre lui, & on instruisit son procès. On parla fort différemment de l'issue de de cette affaire. Quelque tems après il fut relâché, sous caution

I 2 d'une

d'une grosse somme d'argent qu'il consigna, afin qu'il eût plus de liberté & de moïens de se justifier. J'ignore ce qui s'est passé à cet égard dans la suite. Peut-être tout ce procès s'est-il enfin accroché; & j'apprens qu'il y a eu depuis de nouveaux troubles dans cette Isle.

Ceylan est une des plus grandes, des plus fertiles & des plus belles Isles de toute l'Asie. Elle est située au Sud-Est de la Presqu'Isle de l'Inde en deçà le Gange, & séparée de la côte de Coromandel par le Détroit de Chilao ou de Manar. Elle est renfermée entre le 121. & 123. degré de longitude & entre le 6. & 10. de latitude Septentrionale; de sorte qu'elle a environ cinquante-cinq lieues de longueur du Nord au Sud, & trente du Couchant au Levant. Elle est si délicieuse que plusieurs ont crû que Dieu en créant le monde y avoit placé le Paradis terrestre.

Pour

Pour le prouver, on y montre encore aujourd'hui le prétendu tombeau & les traces des pas d'Adam sur la montagne appelée le *Pic d'Adam*, une des plus hautes qui soient aux Indes. Sur une autre montagne de cette Isle on trouve une eau salée, que les gens qui y demeurent, disent être les larmes qu'Eve versa pendant cent ans pour pleurer la mort d'Abel. A l'égard du tombeau, les habitans de Ceylan assùrent qu'Adam y a été enterré. Ils s'efforcent de le prouver par l'épitaphe qui s'y trouve. Plusieurs voyageurs l'ont vû & ont eu soin d'en tirer copie, en dessinant exactement les lettres ou caractères. Mais aucun des Savans qui se sont appliqués à les déchiffrer & en découvrir le sens, n'ont encore pû y réussir. Les Orientaux même, qui selon toute apparence doivent avoir conservé quelque chose de la langue de leurs peres,

n'y connoissent rien non plus; de sorte qu'on doit conclure, que cette inscription est faite dans la langue primitive du genre humain avant la confusion, arrivée à Babel.

Quelques Savans sont d'opinion que cette langue consiste dans les cinq voyelles a. e. i. o. u. ou est contenu le grand Nom du Dieu vivant, savoir J E O V A, & que de la composition de ces cinq voyelles on ne feroit former un autre mot dans quelle langue que ce soit. On dit que feu Mr. Muller fameux Savant & Prévôt à Stettin, étoit fort versé dans cette sorte de science; & qu'il avoit assuré que par le moyen de ces lettres on peut découvrir tous les mystères des autres langues. On prétend même que Mr. Muller en avoit offert la clef aux Etats-Généraux des Provinces-Unies pour une certaine somme d'argent. Il est certain
que

que cette clef auroit été d'un grand avantage dans le commerce avec les Nations Orientales. Mais cette affaire se traina en longueur jusqu'à ce que ce Savant est venu à mourir; de sorte que cet important secret a été enseveli avec lui. J'ai considéré attentivement l'épithaphe en question; & il me semble, que l'on doit les déchiffrer à la manière d'écrire des Romains. Si j'avois eu alors la science & la clef de Mr. Muller, j'aurois pû me flatter d'en pouvoir révéler le sens.

Au reste il ne paroît pas que cette épithaphe regarde notre premier Pere: & si elle a été faite pour quelque autre personne enterrée dans cet endroit, l'opinion de ceux qui mettent le Paradis dans cette Isle, tombe d'elle-même; car on fait que l'Ange de Dieu chassa Adam & Eve du Paradis, après leur chute. Ainsi Adam ne put y mourir ni y être enterré, à

moins qu'on ne dise que le Paradis n'étoit qu'une certaine contrée ou district dans cette Isle. Quelques Historiens comme Munster & autres, assûrent qu'Adam & Eve, après leur chute allèrent demeurer aux environs de Damasco. On y montre encore aujourd'hui à deux lieuës de cette ville l'endroit où Caïn tua son frere Abel. Damasco signifie *sac de sang*; & on a donné ce nom à cette contrée en mémoire de ce premier meurtre, & de ce que Dieu dit à Caïn : *La terre a ouvert son sein pour recevoir le sang innocent de ton frere qui crie vengeance.* La plupart des voïageurs dans leurs itinéraires des païs Orientaux sont d'opinion, qu'Adam fut enseveli sur la montagne de Golgatha; & que lorsqu'après la mort de Notre Seigneur les rochers se furent fendus, on avoit trouvé dans une des fentes le crane de notre premier Pere. Epiphane paroît être

être du même sentiment quand il dit, qu'Adam chassé du Paradis par l'Ange de Dieu, alla demeurer aux environs de Jérusalem, & qu'y étant mort il fut enterré sur la montagne de Golgatha, où l'on avoit dans la suite trouvé son crane, & que c'est pour cette raison que la montagne fut appelée *Calvaire*. Mais cette opinion me paroît insoutenable, parce que la terre ayant été bouleversée & ses parties détachées les unes des autres par le déluge universel, on doit nécessairement supposer que le tombeau d'Adam n'est pas resté dans sa première situation. Je croirois donc plutôt que l'épithaphe qui se trouve dans l'Isle de Ceylan, regarde Nôé ou quelqu'un de sa famille qui y établit son regne; & que celui que les Indiens y révèrent en qualité de premier Pere du genre humain.

Cette Isle fut découverte en
15 l'an

l'an 1509 par Jaques Lopez de Siquaire. Ses principales villes sont Jafnapatnam, Trinkenemale, Materolo, Punta de Galo, Colombo, Nigombo, Scytavaca, & Candy. La Compagnie possède toutes les côtes de l'Isle jusqu'à onze ou douze lieues dans le païs, & la plupart des villes que je viens de nommer. Les Portugais s'y étoient d'abord établis, & y avoient fait construire plusieurs forts pour leur sûreté ; de sorte qu'il ne fut pas facile de les en déloger. Mais aussi-tôt que les Hollandois eurent conclu une alliance secrète avec le Roi de Candy, Souverain de l'Isle, contre les Portugais, ces derniers furent attaqués par mer & par terre, & peu à peu chassés de toutes les places dont il étoient en possession. Les Hollandois s'y établirent à leur place, & en sont demeurés paisibles possesseurs jusqu'aujourd'hui. Comme ils prennent beaucoup

coup de soin de vivre en bonne intelligence avec le Roi, ils en obtiennent presque tout ce qu'ils veulent. Tous les ans la Compagnie lui envoie un Ambassadeur avec plusieurs présens, en échange desquels ce Roi donne une cassette remplie de pierres précieuses d'un si grand prix, que le vaisseau, au bord duquel on met la cassette, est estimé valoir plus que la moitié de la charge des vaisseaux de retour. On prend beaucoup de précaution à cacher cette cassette à tout l'équipage, jusques-là que le Capitaine du vaisseau même ne fait si elle est à son bord ou non. Le Gouverneur la fait venir, secrettement emballée avec d'autres marchandises.

Les deux principales places de cette Isle sont Punta de Galo & Colombo. Cette dernière est la résidence du Gouverneur & des Conseillers; l'autre en est proprement

ment le port. L'air de cette Isle quoique chaud, ne laisse pas d'être fort sain. Il y croît en quantité toutes sortes d'excellens fruits. On y trouve de bons poissons, des oiseaux; de même que des animaux tant apprivoisés que sauvages, comme des Elephans, beaucoup plus grands que ceux des autres païs aux Indes, des Tigres, des Ours, des Civettes, des Singes &c. Cette Isle est fameuse par la canelle qu'on y trouve, & qui est la meilleure de toute l'Asie. La Compagnie en fournit presque tous les endroits du monde. La canelle est la seconde écorce d'un arbre qui ressemble à un Oranger, & dont les feuilles ont la figure de celles d'un Laurier. Il y a trois sortes de canelle, la fine qu'on tire des jeunes arbres, la grosse qu'on enleve des vieux arbres, & la sauvage qui croît aussi à Malabar, dans la Chine & depuis quelque tems au Brezil. La Compagnie

pagnie fait aussi un grand commerce avec de l'huile qu'on tire de cette écorce. Elle fait aussi un trafic considérable en toutes sortes de pierres précieuses qui se trouvent dans cette Isle, comme des rubis, des saphirs blancs & bleus, des topases &c. Elle a aussi établi sur la côte de l'Isle de Manar, & de Tockecorin, une belle pêcherie de perle qui lui est d'un grand profit. Elle les donne deux fois par an en ferme à quelques marchands Nègres. Les huitres, où les perles sont enfermées, se trouvent au fond de la mer. On va à cette pêche quand il fait beau & que la mer est calme. Les plongeurs y descendent, aiant une corde liée sous les bras qui tient au bateau, une grosse pierre attachée au pied afin d'enfoncer plus vite, & un sac à leur ceinture, pour y mettre les huitres qu'ils ramassent. Dès qu'ils
sont

sont au fond de la mer, ils prennent promptement ce qu'ils trouvent sous leurs mains & le mettent dans leur sac. Pour revenir, ils tirent fortement une corde différente de celle qui leur tient le corps; & à ce signal on tire en haut le plongeur qui pour revenir plus promptement, détache, s'il lui est possible, la pierre qu'il a au pied. Quand les bateaux sont remplis de ces huitres, les marchands Nègres vont sur les côtes les vendre par centaines: ainsi ce commerce est fort hazardeux pour ceux qui achètent ces huitres; tantôt ils y trouvent quelques perles, & tantôt rien.

La Compagnie tire aussi un grand profit des manufactures de mousselines, de Chitises & d'autres toiles; mais la plus grande partie des mousselines se fabrique sur les côtes de Malabar.

Les habitans de l'Isle de Ceylan
sont

sont appelés Cingolefiens; ils ont en général la taille élevée, d'une couleur noire: leurs oreilles sont extrêmement grandes; ce qui vient des ornemens qu'ils y portent, à l'imitation des autres Nègres, & qui sont fort pesans. Ils sont courageux, hardis & propres pour la guerre. Ils sont de la Religion Mahometane; il s'y trouve aussi des Idolâtres qui adorent les vaches & les veaux. Ils ne font pas grand cas des Hollandois, les nommant par mépris leurs *Gardes-côtes*. Mais ceux-ci s'en mettent peu en peine; & en bons politiques sont tout au monde pour entretenir la bonne intelligence avec le Roi de Candy, afin qu'il ne leur refuse pas ce qui fait leur principal commerce. Il peut le faire impunément, vû que les deux Etats sont séparés par une rivière & des montagnes & forêts si épaisses, qu'il est impossible d'y pénétrer.

nérer. Cette nation fait merveilleusement bien dresser les Elephans, tant pour le travail que pour la guerre.

CHAPITRE XXVI.

Description du second & du troisieme Gouvernement, savoir d'Amboine & Banda.

LE second des Gouvernemens que la Compagnie donne, est celui d'Amboine, une des Isles Moluques. Amboine étoit le Gouvernement général avant que Batavia fut bâtie. Il fut transféré à cette ville à cause de sa situation avantageuse, comme étant à peu près au milieu de tous les Comptoirs de la Compagnie; au lieu que les Moluques sont trop éloignées vers l'Orient. D'ailleurs l'Isle de Java est infiniment plus fertile qu'Amboine en toutes sortes de choses nécessaires pour

pour la subsistance de l'homme ; ainsi on n'a pas besoin de les tirer de quelques autres endroits, comme on eût été obligé de faire si le Gouvernement général eût demeuré fixé à Amboine. Cette Isle est une des plus grandes de toutes les Moluques. Elle est située dans l'Archipel de St. Lazare, entre le troisième & quatrième degré de latitude Méridionale & à cent quarante-cinq degrés de longitude des Isles Canaries, & à cent vingt lieues à l'Orient de Batavia. Les Portugais la conquièrent en 1519. & y bâtirent un fort dont les Hollandois s'emparèrent en 1605 ; mais ces derniers ne se rendirent entièrement maîtres & d'Amboine & des Isles voisines qu'en 1627. Cette conquête leur fournit le moyen de faire eux seuls le commerce des cloux de girofle. Amboine & les Isles voisines sont appelées les mines d'or de la

Compagnie; en effet le profit qu'elle en retire est immense. Une livre de cloux de girofle ou de noix muscade coute à la *Compagnie* environ huit à dix deniers, & elle la fait vendre en Europe au prix que tout le monde fait. C'est dans cette Isle qu'est le centre de l'important commerce des cloux de girofle; & la *Compagnie* pour en être la maîtresse absolue, fait arracher dans les autres Isles tous les arbres qui produisent ce fruit aromatique. Souvent même l'abondance y est si grande, qu'elle est obligée d'en bruler beaucoup. Le girofle est un arbre dont la grosseur & la hauteur sont médiocres. Son écorce est comme celle de l'olivier, & ses feuilles ressemblent à celles du laurier. Les fruits qui tombent des arbres s'enracinent aussi-tôt, & poussent des tiges qui au bout de huit ans portent fruit. La fleur, où le fruit s'engendre, est

est blanche ; mais elle devient jaunâtre à mesure que le fruit meurit. Quelques jours après que le fruit est tombé, on le ramasse & on verse de l'eau dessus, après quoi on le sèche sur des claies par le feu, & c'est de-là que de rouge il devient noir. On croit que ceux qui en font commerce le trempent, parce qu'ils appréhendent que les vers ne s'y mettent. Il y a peut-être une autre raison qui fait qu'on en agit ainsi, c'est que par l'eau la pesanteur du fruit s'augmente. Il est certain du moins, que ceux qui vont à Amboine avec des vaisseaux au nom de la Compagnie, pour y prendre une certaine quantité de cloux de girofle, après en avoir volé une partie, mettent parmi leur charge, pour en avoir le poids complet à leur retour, quelques tonneaux remplis d'eau de la mer. Cette eau est en peu de tems im-

bibée jusqu'à la dernière goutte ; en forte qu'en ouvrant les tonneaux on les trouve entièrement vuides ; & c'est par ce moyen qu'ils empêchent qu'on ne puisse s'appercevoir de la fraude.

De cette façon un Capitaine de vaisseau ou un marchand ne doit pas être en peine s'il a la déman-geaison de frauder. Cependant cette pratique , quelque facile qu'elle soit , est très-perilleuse ; & elle a déjà coûté la vie à plusieurs personnes qui se sont laissés éblouir par le gain. La Compagnie fait toujours punir avec la dernière rigueur tous ceux qu'on y attrappe ; & c'est pour cette raison qu'on appelle ce fruit *Galgen-Kruid* , c'est-à-dire , *épicerie qui conduit à la potence*. Le moindre commerce qu'un particulier fait en cloux de girofle , est une contre-bande si forte , que la Compagnie accorderoit plutôt grace à un cri-
mi-

minel qui auroit violé publiquement les Loix Divines, que de laisser impuni un tel contrebandier. Pour le prouver, j'alléguerai l'exemple de deux délinquans, l'un desquels avoit été Prévôt ou Exécuteur, dont je ne saurois me rappeler le nom de famille, mais je fais que son nom de baptême étoit Joachim, & qu'il étoit né de Lubec. L'autre avoit été Bourgeois libre & Apoticaire, né Allemand, nommé Gunther. Le premier avoit tué d'un coup de fusil & de propos délibéré un de ses voisins. Le second, faisant commerce en huile d'aromates, succomba à la tentation de faire quelque fraude ou contrebande en cloux de girofle. Ils furent tous deux condamnés, Joachim à être arquebuse, & Gunther à être pendu. Ils furent aussi menés l'un & l'autre au lieu du supplice; & la sentence de Gunther fut exécutée sur le

K 3

champ

champ, tandis que Joachim eut son pardon, & fut renvoyé dans sa patrie, où peut-être il vit encore à l'heure qu'il est. Du tems de mon dernier voyage aux Indes Orientales, on saisit vingt personnes accusées de fraude en épiceries. Si l'accusation aura été fondée, je ne doute nullement qu'elles n'aient toutes suivi le pauvre Gunther à l'autre monde.

Le Roi de cette Isle tire tous les ans une pension de la Compagnie; & elle lui donne aussi une garde toute composée de soldats Européens.

Les habitans de cette Isle sont d'une taille moïenne & d'une couleur noirâtre. Ils sont paresseux & ont beaucoup de penchant au larcin. Quelques-uns d'entre eux sont fort ingénieux, & savent faire des cloux de girofle, quand ils sont encore verts, toutes sortes de petits ouvrages comme des vais-

vaisseaux, des couronnes &c. Ils vendent ces colifichets qui sont ordinairement envoyés comme présens à Batavia & en Europe. Ceux de cette nation qui sont sujets au Roi suivent la secte de Mahomet ; les autres sont Idolâtres, grands larrons & fort cruels, vivant toujours dans les montagnes, & ne voulant se soumettre à qui que ce soit. Quand on en attrappe un, il est d'abord fait esclave & employé à toutes sortes de rudes ouvrages. La haine qui subsiste entre les deux partis de ce peuple, fait qu'ils sont toujours en guerre l'un avec l'autre. Leurs armes sont l'épée, l'écu, la pique & le coutelas. Dans le fort qui a été bâti dans cette Isle & dont j'ai parlé ci-dessus, la Compagnie entretient une nombreuse garnison. Sa situation le rend pour ainsi dire imprenable, & aucun vaisseau ne peut entrer au port ni en sortir

qu'on ne sauroit couler à fond par le canon. Depuis quelques années on sème aussi du Caffé dans cette Isle avec beaucoup de succès; & il n'y a pas long tems, savoir depuis que Mr. Bernard en est Gouverneur, qu'on y a trouvé des mines d'Or, qui paroissent promettre beaucoup. C'est ainsi qu'on trouve successivement ce à quoi on n'a pas ôsé seulement penser. Aujourd'hui on découvre une chose, demain une autre. Si les Hollandois dans le tems qu'ils possédoient le Brezil, avoient pû savoir que ce païs cachoit dans ses entrailles de l'or & des diamans, ils ne l'auroient pas si facilement cédé aux Portugais. Mais comme alors on n'y avoit trouvé que du sucre, du tabac & du bois de teinture, ils préféroient la côte de Guinée en Afrique, parce qu'on en tiroit de l'or. Il pourra en être de même avec le tems à l'égard des terres

res Australes, quoique jusques ici on s'en forme en général une idée comme d'un país qui ne vaut pas la peine qu'on tache de le connoître plus particulièrement. On y fera peut-être quelque heureuse découverte, & chacun dira alors : *j'en eusse crû de mes jours*. Il se trouve aussi dans cette Isle une espèce de bois très-beau d'une couleur rougeâtre, & peint naturellement de toutes sortes de figures. Les habitans en font plusieurs ouvrages artistement travaillés, comme des cabinets & des cassettes, dont on fait présent à quelques personnes de la Compagnie & du Gouvernement; le reste se vend en différens endroits à un prix fort haut.

Le troisième Gouvernement de la Compagnie aux Indes Orientales est celui de Banda, Isle située à quarante & un degrés de latitude Méridionale & à vingt lieues d'Amboine, au Sud des Isles Mo-

lucques. Le Gouverneur est ordinairement un premier Marchand; il réside à Nera ville capitale, & il a sous son commandement plusieurs autres petites Isles voisines. Le Conseil de ce Gouvernement est à peu près sur le même pied que celui d'Amboine. Quoique Banda soit une petite Isle, en la comparant à celle d'Amboine, puisqu'elle n'a que douze lieues de circuit, il est certain qu'elle n'apporte pas moins de profit à la Compagnie. Elle est la source de l'important commerce des noix de muscade qui y croissent en si grande quantité, que les Hollandois en fournissent à tout l'Univers. L'arbre qui produit cet excellent fruit, est grand comme un poirier; ses feuilles ressemblent à celles du pêcher, hormis qu'elles sont plus petites. La noix étant parvenue à sa parfaite maturité, est grosse comme
une

une poire médiocre ou comme nos noix vertes. Elle est couverte de deux écorces: la première est fort grossière de l'épaisseur d'un doigt; elle se fend à mesure que le fruit meurit. Quand on la confit, elle est d'un goût très-agréable. La seconde est rougeâtre & odorante; en l'ouvrant on trouve proprement le fruit, & au-dessous une fleur formée en rose, belle à voir. En la cueillant on la fait sécher; mais la noix est d'abord jetée dans de la chaux vive, puisque sans cela elle se gâte par les vers qui s'y engendrent. Dans les Isles voisines de Banda il y a aussi des arbres qui produisent les noix de muscade, mais la Compagnie les y fait arracher. Cependant les oiseaux transportent ce fruit d'un endroit à l'autre & le plantent de sorte, qu'on les peut appeller *les Jardiniers des arbres aromatiques*.

Il y a dans cette Isle des habitans qui sont françois bourgeois, nommés *Perkiniers*. Ce sont eux qui cueillent les noix & en envoient à la Compagnie tant qu'elle en veut avoir. On leur donne pour leur peine quelque peu d'argent ; cependant tous ces gens sont fort à leur aise. Il croît ici de même que dans l'Isle d'Amboine une sorte d'arbre, nomme Caliputte, dont on tire une huile très salutaire ; aussi la vend-t-on fort chèrement.

Cette Isle est très-bien fortifiée ; & on la croit, pour ainsi dire, imprenable. Toutes les fois qu'un vaisseau arrive à la rade, un grand nombre de petits bâtimens sort pour l'aller examiner & l'accompagner au port. On prend cette précaution pour empêcher qu'un vaisseau étranger ne se serve d'un faux pavillon, & ne tache par ce moyen de s'emparer par surprise des forts de l'Isle. La garnison qui s'y trou-

trouve, est assez nombreuse, mais le soldat est maigre, défait & languissant. Cela vient faute de bonne nourriture; car les vivres son fort rares dans cette Isle, son terroir étant sabloneux & fort stérile. Ces pauvres soldats sont si fort affamés de viande, qu'ils mangent des chiens & des chats, & c'est pourquoi ces animaux y sont si rares. La meilleure nourriture est la tortue qu'ils peuvent avoir pendant six mois de l'année. Quelquefois ils ont aussi occasion d'attraper quelques mauvais poissons. Ils font leur pain du suc d'un certain arbre, & qui ne ressemble pas mal à la lie de biere. Ce suc étant frit, devient dur comme une pierre; mais étant jetté dans l'eau il se leve & devient propre à manger. La nourriture cependant en est de peu de consistance. A l'égard des autres vivres, comme du beurre, du ris &c. les ha-

habitans les font venir de la ville de Batavia.

Cette Isle est proprement le rendés-vous des bandits & gens de mauvaise vie. Les originaires y sont si méchans & si fort enclins à se soulever, que la Compagnie a été obligée d'en chasser ou faire mourir un grand nombre. Pour le remplacer & tenir le reste en bride, elle y a établi des Colonies Hollandoises. Mais elles sont composées de gens sans aveu ou de vauriens qui ont été ou bannis de leur patrie, ou qu'on y relegue pour leur punition. Quelques-uns sont condamnés à y demeurer le reste de leurs jours; d'autres pour un tems. La plupart n'y vivent pas longtems, & meurent ordinairement de la maladie, qu'on nomme *miserere*. On y envoie aussi des jeunes gens qui ne veulent pas se ranger & qui menent une vie déréglée, pour les ren-

rendre souples & dociles; de sorte qu'on peut avec raison appeller Banda, une *Isle de correction*.

Il y a dans cette Isle un grand nombre de Nègres. Ils y avoient établi autrefois l'entrepôt des épiceries, d'où ils les transporterent sur les côtes de Bengale & de Surate. Ils sont assez bien à leur aise; mais depuis que les Chrétiens s'en sont emparés, ce commerce est entièrement détruit. Les autres habitans sont de la même couleur que ceux des Isles Molucques.

CHAPITRE XXVII.

Des quatre autres Gouvernemens, savoir ceux de Macassar, de Ternate, de Malacca, du Cap de Bonne Esperance.

LE quatrième Gouvernement de la Compagnie est dans l'Isle

l'Isle de Celebes ou de Macassar.
Elle est entre celles de Borneo &
les Molucques, environ à cent-
soixante lieuës au Nord-Est de
Batavia. Son étendue est assez
considérable, & on compte cent
trente-cinq lieuës du Septentrion
au Midi, & six du Couchant au
Levant. On l'appelle avec raison
la clef de toutes les Isles des
épiceries. Son dernier Gouver-
neur étoit un Conseiller des Indes,
nommé Arweyn, qui y fut envoyé
pour la seconde fois en cette qua-
lité pour son malheur; car quinze
jours après son arrivée il fut empoi-
sonné avec une tasse de Caffé. On
croit que ce fut un de ses propres
esclaves qui commit ce crime
horrible. La forme de ce Gou-
vernement est à peu près la même
que celle des autres. Depuis que
les Hollandois ont pris cette Isle
sur les Portugais, ils l'ont fortifiée
considérablement, & entretienn-
nent

nent une bonne garnison dans le fort de Macassar où le Gouverneur fait sa résidence, pour contenir les habitans, qui sont naturellement hardis & courageux. Cette nation qui pendant long-tems avoit extrêmement inquiété les Hollandois dans leur commerce, fut enfin subjuguée & contrainte de recevoir la loi. La Compagnie tire peu de profit de cette Isle si l'on excepte le commerce des esclaves; & elle n'en conserve la possession, que parce qu'elle est le boulevard de Banda, d'Amboine & d'autres Isles. On y a découvert, il y a quelques années, une riche mine d'or à laquelle on a d'abord fait travailler par des gens expérimentés, qu'on fit venir de plusieurs endroits de l'Europe; & la Compagnie pour retirer le profit, que cette mine promettoit, y envoya, il y a quelque tems, un Directeur, afin de

Tome II. L met-

mettre tout dans un bon état. J'ignore si l'effet a répondu à l'attente.

Cette Isle est divisée en trois différens districts gouvernés chacun par son Roi. Heureusement pour les Hollandois , ils vivent tous trois dans une mesintelligence continuelle. L'un d'eux est appelé *le Roi de la Compagnie*, parce qu'il est toujours lié avec elle & observe ses intérêts tant qu'il peut. La Compagnie pour se l'attacher davantage, lui a fait présent d'une chaine d'or & de plusieurs autres ornemens de prix, lors de son avènement à la Couronne. Elle a eu coutume de faire les mêmes présens à ses prédécesseurs, & en agira sans doute de même à l'égard de ses successeurs.

Les habitans de cette Isle sont d'une couleur jaunâtre, de moienne taille, & beaux de visage. Ils sont tous Mahometans; au reste
grands

grands larrons; traitres & voleurs. Ils le sont au point, qu'un Chrétien n'oseroit seul s'éloigner beaucoup de la ville ou du fort, de peur d'être volé & égorgé par eux. Cette Isle est fertile en toutes sortes de beaux fruits & de plantes, comme des cocos, des pisans & autres. Elle produit aussi du ris, nourriture fort saine & agréable. Il demeure ici un grand nombre de francs-bourgeois & de Chinois, qui se servent de vaisseaux d'une structure extraordinaire, pour trafiquer sur presque tous les Comptoirs & endroits des Indes, du moins aussi loin que la Compagnie le leur permet.

Le cinquième Gouvernement est établi dans l'Isle de Ternate, où se trouve le dernier & le plus éloigné de tous les Comptoirs que la Compagnie possède en Orient; & c'est à cause de cette situation que Ternate doit être considérée

comme la frontière des autres Gouvernemens. Le Gouverneur qui y réside est un Premier Marchand, & a sous lui son Conseil ainsi que les autres Gouverneurs. Cette Isle est une des Moluques, située à une lieue de celle de Tidor au Nord. Elle est assez étendue & produit une quantité prodigieuse d'arbres de girofle; mais le Roi les fait tous arracher. La Compagnie pour le dédommager de cette perte, lui donne par an une somme d'argent ou des présens pour la valeur de dix-huit mille Risdalers. Ce Prince a sa garde de corps, & on lui rend de grands honneurs. Il a conclu avec la Compagnie une alliance perpétuelle, en vertu de laquelle il est obligé de l'assister de toutes ses forces contre tous ses ennemis. Il y a ici un fort considérable, où l'on entretient une bonne garnison. Les Rois de Tidor & de Batjan dé-

dépendent de ce Gouvernement. Au reste cette Isle est très-abondante en toutes sortes de vivres. Quant au commerce qui s'y fait, il est peu considérable. La Compagnie à la vérité y debite des toiles & autres marchandises de Guinée ; mais l'écaille tortue & autres denrées qu'elle en rapporte en échange ne suffisent pas à l'entretien de ce Gouvernement. Peut-être cette Isle sera-t-elle dans la suite d'un plus grand profit qu'elle n'a été par le passé, parce qu'on y a trouvé, il y a quelques années, une mine d'or, qu'on assure être très-riche, & surpasser même toutes celles qu'on ait encore découvertes dans les Molucques.

Les habitans de cette Isle sont noirs, d'une taille médiocre : quelques-uns d'eux sont païens & idolâtres ; les autres Mahometans. On trouve aussi parmi eux des

Chrétiens, car depuis que le Roi lui-même a embrassé le Christianisme, plusieurs de ses gens & de ses sujets l'ont imité, peut-être moins par persuasion que pour plaire à leur Souverain, suivant le proverbe qui dit : *Qualis Rex, talis Grex*; c'est-à-dire: *Tel maître tel valet*. On a ici une forte de vin de Palme, que les habitans nomment *Seggeweer*, qui est si fort qu'une petite quantité en enivre facilement. On y trouve aussi une espèce d'oiseaux les plus charmans qu'on puisse voir; leur plumage est de toutes sortes de couleurs & si bien assorties qu'on en est enchanté. On les envoie ordinairement à Batavia, où ils se vendent d'un grand prix tant pour leur beauté & rareté, que parce qu'ils sont fort dociles à apprendre le chant & à imiter la parole des hommes. C'est aussi de cette Isle qu'on tire la plus gran-

grande quantité d'oiseaux de Paradis, dont nous avons déjà parlé ci-dessus. Ce que j'y ajoute ici est l'énumération des différentes espèces de cet oiseau. Sous la première il faut ranger les oiseaux de Paradis communs ou ordinaires, qui sont d'une couleur jaunâtre dont le corps n'est assez mince & long d'environ huit pouces, sans la queue dont la longueur est communément d'une demi aulne & quelquesfois même davantage. Dans la seconde espèce il faut mettre ceux qui sont d'un plumage tout-à-fait rouge; dans la troisième les bleus, & dans la quatrième les noirs. Ce dernier est le plus beau & le plus estimé; on l'appelle aussi le *Roi des oiseaux de Paradis*. Il a sur la tête une espèce de touffe ou bouquet, à peu près comme nos poules huppées, qu'il fait tantôt dresser, tantôt coucher, ainsi que sont les

Cacodus d'Inde ; c'est un oiseau blanc de la grosseur d'une jeune poule , portant sur la tête une couronne jaune. Je vis un jour à Bantam un de ces oiseaux de Paradis noirs ; il étoit très beau , & on l'y avoit envoié en présent au Roi.

Le sixième Gouvernement dont la Compagnie dispose , est celui du Cap de Bonne - Esperance. Le Gouverneur en est toujours un Conseiller des Indes ; & il est assisté dans ses fonctions par un Conseil , ainsi que les autres Gouverneurs. Ce Cap est situé sur la côte des Taffres , & fait la pointe Méridionale de toute l'Afrique. Il fut découvert l'an 1498. par Vasques de Gama , & enlevé aux Portugais par les Hollandois en 1653. C'est une des plus importantes places qui soient sous la domination de la Compagnie , quoique le profit qu'elle en tire n'é-

n'égale pas à beaucoup près, celui qui lui revient d'une ou d'autres des Isles qu'elle possède en Orient ; autrefois même les dépenses qu'elle fut obligée d'y faire, surpassoient les revenus. Cependant elle ne sauroit se passer de ce poste à cause de ses vaisseaux qui vont aux Indes & qui en reviennent, ce Cap étant le seul endroit, où ils peuvent relâcher, pour s'y pourvoir de l'eau & d'autres rafraîchissemens nécessaires pour la continuation de leur voiage. Les malades & principalement ceux qui sont attaqués du scorbut, trouvent là de quoi se rétablir, ou du moins se procurer de grands soulagemens. Et quoiqu'il y arrive tous les ans beaucoup de monde tant d'Europe que des Indes, qui y font des provisions en toutes sortes de vivres, tout cependant y est en abondance, en quelque tems que ce soit. On y trouve

L 5 quan.

quantité des bœufs, de moutons, de volaille, de gibier & de toutes sortes de fruits & d'herbes. On conte jusqu'à quarante navires, qui y abordent par an, venant de la Hollande seule, & sur lesquels il y a en tout ordinairement huit jusqu'à neuf mille personnes. Ceux qui y arrivent, pendant une année, venant des Indes, sont au nombre de trente-six, aiant en tout à bord environ trois mille ames; sans parler des vaisseaux étrangers qui y relâchent également. Si l'on fait attention que tous ces navires s'y pourvoient de toutes sortes de vivres & de rafraîchissemens, il faut que la quantité y soit prodigieuse. La rade n'y est jamais sans vaisseaux, hormis dans les trois mois de Mai, de Juin & de Juillet, comme la saison la plus dangereuse à cause des vents de Nord-Oüest, qui y soufflent avec violence. J'en parlerai

lerai plus amplement dans la suite de cet Ouvrage.

Le septième & dernier Gouvernement est celui de Malacca, ville capitale d'un petit Roïaume du même nom, dont les habitans sont nommés Malais. Son Gouverneur est un Premier Marchand; & la forme de la régence est la même que celle des autres Gouvernemens. Ce país est la partie Méridionale de la Presqu'Isle de l'Inde au-delà du fleuve Gange. Il est séparé de la côte de Sumatra par un Détroit nommé Détroit de Malacca. Les Hollandois l'enleverent aux Portugais en 1641. & s'y sont maintenus depuis ce tems-là. La ville est assez considérable & marchande à cause du passage commode. Elle est le rendez-vous de tous le vaisseaux qui reviennent du Japon, & c'est-là qu'on fait la distribution des marchandises qu'ils ont apportées,

tées, pour les envoyer dans tous les bureaux de la Compagnie sur les côtes des Indes. On ne trouve pas ici beaucoup de vivres; & tout ce qu'on y peut avoir consiste en poissons. Les Rois qui dominent dans ce pays de même que leurs sujets sont pour la plupart des pirates, & écument presque toutes les mers des Indes. Ils sont toujours contraires à la Compagnie, & ne laissent échapper aucune occasion à lui nuire. Ils ont cependant été souvent réduits à la raison tant par les Portugais, qui y étoient établis autrefois, que depuis par les Hollandois; en sorte qu'ils sont aujourd'hui tellement affoiblis, qu'ils ne peuvent plus faire aucune entreprise considérable.

Il y a quelques années que je fus commandé à croiser avec un vaisseau monté de quatorze pièces de canon pour donner la chasse à un de ces pirates. J'eus le bonheur

heur de l'atteindre & le charger: mais comme il étoit renforcé de deux autres navires, je trouvai une forte résistance; en sorte que le combat devint si opiniâtre, que je ne pûs m'en rendre maître qu'au bout de deux jours. Deux de ces navires furent coulés à fonds, & l'autre échappa. Dans un de ces vaisseaux étoient trois Commandeurs, tous trois freres, qui furent pris prisonniers. Ils furent ensuite décapités, & leurs têtes arborées sur de longues perches à Cheribor dans l'Isle de Java, pour servir de spectacle & d'exemple aux autres. Les habitans de Malacca sont en général fort robustes & vigoureux; ils sont d'une couleur noire, au reste grands larrons & voleurs. Une partie d'eux est de la Secte de Mahomet; les autres sont Idolâtres.

Voilà qui peut suffire pour donner une idée des sept Gouvernemens

mens, qui sont de la dépendance de la Compagnie des Indes Orientales. Dans les Chapitres suivans je parlerai des Directoires & autres places où la même Compagnie a établi des Comptoirs.

CHAPITRE XXVIII.

Des quatre Directoires, Coromandel, Surate, Bengale & Perse.

Pour ce qui regarde les autres endroits qui reconnoissent l'autorité de la Compagnie, ce sont des Directoires, Résidences & Comptoirs établis pour la sûreté & la commodité de son commerce. Elle les a sù multiplier & étendre jusque dans l'Empire du Grand Mogol, le Roïaume de Perse & dans d'autres Etats. Pour ce qui est en particulier des Directeurs, on peut dire qu'ils ont le même pouvoir & la même

au-

autorité que les Gouverneurs: cependant dans les affaires criminelles ils sont plus bornés, ne leur étant pas permis de faire exécuter aucune sentence dans le païs, mais toujours sous le Pavillon Hollandois; en sorte que tous les malfaiteurs reçoivent la mort dans les vaisseaux.

Pour donner une description des Directoires, nous commencerons par celui des côtes de Coromandel. Ce païs appartenoit autrefois aux Portugais, mais aujourd'hui il est partagé entre les Hollandois, les Anglois & les Danois, qui tous y ont fait bâtir de belles forteresses, pour la sûreté de leur commerce. Le Directeur Hollandois est un Premier Marchand; il est assisté dans les affaires par un Conseil ainsi que les Gouverneurs. Quand ces Messieurs s'acquittent bien de leur direction, au bout de quelques an-

années on les fait ordinairement Conseillers des Indes , quoique la charge de Directeur soit infiniment plus profitable. On m'a dit, qu'il y a eu certains Gouverneurs & des Directeurs qui pendant le tems de leur administration ont amassé chacun tant de richesses qu'elles surpassoient même le premier fonds de la Compagnie, savoir la somme de six millions & demi. On fait que Messieurs , Dishoek , Heilmans , Swaardcroon, Patras & Van Cloon ont gagné pendant le tems qu'ils avoient des Directoires ou Gouvernemens , des sommes immenses. Il y a à Batavia aussi quelques postes si lucratifs que les Premiers Marchands qui en sont ordinairement revêtus, aimeroient mieux les garder que devenir Conseillers des Indes, puisque , l'honneur à part , ces derniers ont peu ou point d'occasion de s'enrichir, leurs
ap.

appointemens même n'étant pas proportionnés au train qu'ils sont obligés de mener. Les emplois les plus lucratifs sont celui de *Sa-mandar*, ou Directeur de péage, de Fiscal de mer, de Drossard du plat-païs, de Commissaire Général; toutes ces charges rapportent des sommes considérables.

La Compagnie fait un trafic considérable sur la côte de Coromandel. Elle en tire du coton, des mousselines, des chitfes & autres toiles; & y envoie en échange des épiceries, du cuivre de Japon, de l'étain, de l'or, du bois de Sandal & de Siampan, & diverses autres marchandises. L'étendue de cette côte est considérable; & on compte de Negapatan jusqu'à Masulipatan plus de cent lieues. Il y a dans ce païs deux Rois qui y regnent, savoir le Roi de Bisnagar & celui de Harsinga. Ils vivent tous deux en bonne intelligence

gence avec la Compagnie. Les trois nations, savoir les Hollandois, les Anglois, les Danois, établies sur cette côte, y ont fait bâtir chacune des forts pour la sûreté de son commerce. Les habitans de ce pays sont pour la plupart Idolâtres; les autres sont Mahometans ou Chrétiens. Pendant la Mousson d'Est il se fait ici une chaleur excessive; cependant le pays ne laisse pas d'être assez fertile en toutes sortes de vivres, comme du ris, des fruits, des herbes, du gibier. Les marchandises qui se fabriquent ici sont toutes envoiées à Batavia, d'où on les transporte ensuite en Hollande par des vaisseaux de retour.

Le second & le troisième Directoire se trouvent, l'un à Ouglie sur le Gange à trente-six lieues de l'embouchure de ce fleuve; l'autre dans la ville de Suratte, ainsi tous deux dans les Etats du Grand-Mo-

Mogol. Ces deux places sont les endroits de toute l'Asie où se fait le plus grand commerce. Les Hollandois, les Anglois, les François & d'autres peuples de l'Europe y trafiquent. Ils y ont construit des forts & des magasins considérables. Leur plus grand trafic se fait avec les marchands Nègres en toutes sortes de drogues & de marchandises, comme en opium, diamans, étoffes, la toile, chitres, mouffelines &c. Les diamans sont assez communs dans ce pais. Les Nègres sont ceux qui les cherchent le plus ; ils louent pour une somme d'argent un terrain d'une certaine étendue, par exemple de vingt ou de trente pieds de longueur & de quelques pieds de largeur. Ils remuent ce terrain, y fouillent, y cherchent cette pierre précieuse. Quelques-uns y réussissent ; d'autres y perdent leur peine, leur tems & leur argent.

L'Empire du Grand-Mogol est un pays extrêmement étendu; il passe pour le plus riche de tout l'univers.

Quoique l'air y soit sain, il y regne pourtant outre le mal de tête une espèce de fièvre très-dangereuse qui attaque principalement les étrangers. Si le malade échappe le troisième jour, il est toujours hors de danger. La plupart des habitans de ce pays sont noirs, d'une taille bien prise, vifs & gais. A l'égard de la Religion, les uns sont Idolâtres, les autres Mahométans, d'autres enfin Chrétiens. Celle de Mahomet y est la dominante. Quant aux Idolâtres, ils sont divisés entre plusieurs sectes; quelques-uns d'eux croient la Métémptose, & c'est pour cette raison qu'ils n'ôtent la vie à quelque créature que ce soit, jusques-là qu'ils épargnent les insectes, & qu'ils n'oseroient pas tuer une puce ou une mouche. Ils ont aussi établi des

des hôpitaux pour y nourrir de vieux bœufs & de vieilles vaches, jusqu'à ce que ces bêtes viennent à tomber d'elles-mêmes. Le Peuple en général est assez industrieux ; mais avare, traître, peu sincère. Ce qu'il y a de singulier & de barbare, c'est qu'ils se dressent des embuscades pour s'enlever les uns les autres. Celui qui fait une capture, vend d'abord sa proie aux marchands étrangers, & souvent pour un prix très-moque. On a ici beaucoup de manufactures de soye, de coton, de lin. Les habitans de la Campagne s'adonnent à la culture des terres ; & on transporte de ce Roïaume tous les ans à Batavia une grande quantité de graines. Il y a aussi beaucoup d'éléphans que les habitans savent dresser à toutes sortes de tours d'adresse & à la guerre. Le pays au reste est rempli de montagnes qui cachent

dans leur sein plusieurs veines d'or & d'argent très-riches.

Le Grand Mogol est un des plus riches & des plus puissans Princes de toute la terre. Il entretient toujours sur pied une armée très-formidable & une Cour des plus nombreuses. Messieurs les Directeurs de Bengale & de Suratte savent merveilleusement bien lui faire leur cour, en lui envoyant de tems en tems des présens assez rares, mais de peu de valeur intrinsèque, pour tirer de lui en échange des diamans & d'autres pierres précieuses.

Le dernier & quatrième Directoire est celui de Gameron en Perse. Son Directeur est un Premier Marchand, qui a son Conseil & son Fiscal. Gameron est une ville située dans le golphe de Balsera, & le seul port considérable que le Roi de Perse ait sur la mer des Indes. Comme ce Directoire, est extrême-

me-

mement éloigné de Batavia & que l'air y est fort mal sain, sur-tout aux étrangers, il est peu recherché. Il faut pourtant dire de l'autre côté qu'il est très-lucratif; & les Directeurs de même que les autres personnes qui ont vécu à Gameron au service de la Compagnie seulement pendant cinq ou six ans, sont assez riches pour n'avoir plus besoin de trafiquer. Le commerce avantageux y a attiré plusieurs nations; les Hollandois cependant y ont les établissemens les plus considérables, & quelques forts bien munis. Les vagabons, dont les montagnes de cette contrée fourmillent, les ont souvent attaqués, mais toujours sans succès.

Le Roi de Perse d'aujourd'hui, qui fait sa résidence souvent à Gameron, distingue & estime beaucoup la nation Hollandoise; & il lui a accordé de grands privi-

lèges & des prérogatives. Il y a quelques années que ce Roi envoya au Gouverneur Général de Batavia une selle à chevaux d'or pur, & richement garnie de pierreries, en le priant de vouloir lui donner en échange un habit à l'Européenne pour lui, & un autre pour la Reine.

Le Roïaume de Perse est extrêmement étendu, divisé en plusieurs Provinces, & arrosé par un grand nombre de belles rivières. Sa situation à l'égard du grand Océan & de la mer des Indes est fort avantageuse pour le commerce; mais la nation n'a pas du goût pour la Marine & l'abandonne à d'autres. Elle s'applique à l'agriculture & à planter des vignes. Les Persans sont en général pâles, secs & maigres, & d'un bon naturel, mais au reste fort débauchés & lascifs. Ils sont de la Religion Mahometane, & ne diffèrent des Turcs que dans quelques

ques points. Cependant ces deux peuples se haïssent cruellement; ce qui provient principalement de ce que les Turcs portent la couleur verte à leurs turbans en honneur de leur Prophete, au lieu que les Persans la mettent à leurs culottes.

Les guerres intestines de Perse ont depuis quelque tems affoibli la force & le lustre de ce puissant Roïaume. De tous les vaisseaux qui de Batavia partent pour la Perse, il faut qu'un y reste pendant une année à cause de l'incertitude ou l'on est, qui enfin sera reconnu pour légitime Souverain de cet Etat, afin qu'en cas de besoin, & si le commerce de la Compagnie étoit menacé d'une entière ruine, on puisse du moins en sauver les meilleurs effets & les personnes qui sont à Gameron & ailleurs, en les faisant embarquer à bord d'un tel vaisseau. Du côté de

Gameron & dans les mers voisines on est souvent attaqué par les Pirates. Ces Pirates ne sont pas toujours des Persans; il y a parmi eux aussi des Européens, qui après s'être rendus les maîtres des vaisseaux & effets de leurs Principaux, sont obligés pour éviter la punition, d'embrasser cette occupation. Il y a quelques années, que le vaisseau le *Levrier*, allant de Batavia en Perse, les matelots s'en emparèrent, en forçant les premiers Officiers, sous peine de mort, de faire avec eux, sans la moindre opposition, le metier de Corsaire. Ces scélérats, après avoir écumé pendant quelque tems la mer, entrèrent enfin dans la mer rouge, où ils se battirent souvent contre les Pirates d'Arabie. Comme ils n'avoient pas assez de vivres, & qu'ils n'osoient point entrer dans aucun port de Perse, ils résolurent de s'en retourner. Mais voyant
que

que l'eau leur manquoit, ils crûrent devoir en faire dans une Isle voisine. Ils mirent pour cet effet la chaloupe en mer; & la plupart des principaux rebelles y entrèrent. Les Officiers, qui étoient demeurés dans le vaisseau, se voyant les maîtres des autres matelots, couperent le cable de l'ancre, firent voile, & arriverent enfin heureusement à Gameron. Ainsi ce vaisseau & sa charge fut conservé & rendu à la Compagnie. Les complices des mutins furent pendus; & ceux qu'ils avoient forcés à se lier avec eux dans le vaisseau, recompensés largement. Dans la suite le même navire entra heureusement au port de Batavia. Voilà ce que j'ai crû devoir dire sur les Directoires de la Compagnie aux Indes Orientales.

CHAPITRE XXIX.

Des Commandeurs ou Chefs de Malabar, de Gallo, de Java, de Bantam.

Après les Directeurs, sont les Commandeurs ou Chefs. Le premier d'eux réside à Cuschien sur la côte de Malabar. S'il est un Premier Marchand, il dépend de l'Etat civil ; & s'il est Capitaine, il dépend de l'Etat militaire. Celui qui y a le commandement aujourd'hui, est un Capitaine né dans le Mecklenbourg, nommé Jules de Golnitz. Le Commandeur a de même que les Directeurs son Conseil & Fiscal. Son pouvoir est à peu près aussi étendu, hormis qu'il n'ose faire exécuter aucune sentence criminelle, sans en avoir reçu premièrement la confirmation de Batavia. La
Com-

Compagnie fait dans ce païs un trafic considérable, principalement en poivre.

Malabar est le premier païs que les Portugais aient découvert aux Indes Orientales pour y établir leur commerce. Ils y réussirent non sans répandre bien du sang humain. Cependant leur jouissance ne dura pas long-tems ; ils furent chassés par les Hollandois. Peu s'en fallut que ces derniers ne fussent dépossédés à leur tour par les Malabares même. Ce peuple les attaqua rudement, & remporta au commencement de grands avantages sur eux ; mais la bravoure & la prudence du Major Jean Bergman conserverent cet établissement de la Compagnie. Ce païs peut avoir cent lieues de côtes, & vingt de largeur. L'air quoique chaud, est fort sain, & le terroir fort fertile en ris, en fruits, en toutes sortes d'herbes. Il y a dans l'éten-

due

due de ce païs plusieurs petits Roïaumes , comme Canaron , Calecut , Cranganor , Cochin , Calicoulang , Porca Coulang , Travankor. La ville de Cochin est la résidence du Commandeur. Les forts que la Compagnie y possède , sont assez considérables ,

Les habitans de ce païs sont de grands Idolâtres , & font au Démon des offrandes d'une partie de tous leurs revenus. Les Bramins ou Prêtres y ont une grande autorité. Ils ont introduit dans leur Religion une coutume assez plaisante , c'est qu'un époux n'ose pas coucher la première nuit avec la nouvelle mariée. Un des Bramins doit s'acquitter de ce devoir , & quand on n'en peut avoir , il faut que l'époux s'adresse à un autre homme , pour qu'il lui fasse ce plaisir. C'étoit autrefois une jolie ressource pour les étrangers à qui on s'adressoit ordinairement ,
en

en leur offrant pour leur peine de l'argent ; ce qui montoit quelquesfois à cinq jusqu'à six cens florins. Aujourd'hui cette source a tari, Messieurs les Bramins sont devenus plus religieux, & remplissent avec exactitude cette partie de leurs fonctions. Ils vont même plus loin, & fréquentent librement les femmes sans excepter aucune, pas même les femmes & les concubines des Rois, toutes les fois qu'ils le trouvent à propos ; de sorte que les enfans dans ce pays ne peuvent jamais savoir qui est leur pere naturel. C'est aussi pour cette raison que les fils & les filles ne succèdent point au pere & à la mere dans leurs biens ; mais les neveux ou les nièces, enfans de la sœur, héritent tout : & cette coutume a lieu non seulement dans les familles des particuliers, mais aussi dans celles des Rois.

Le second Commandeur réside à
Gal-

Gallo, dans l'Isle de Ceylan, & y est subordonné au Gouverneur ; de sorte qu'il ne peut rien faire qui soit de quelque importance sans son aveu & son approbation. Pour ce qui regarde le commerce qui s'y fait & d'autres choses qui y peuvent avoir du rapport, nous en avons déjà parlé ci-dessus au Chapitre qui contient la description de ce Gouvernement.

Le troisième Commandeur réside à Samaran dans l'Isle Java. Il a son Conseil & son Fiscal sur le même pied que les autres. C'est de lui que dépendent tous les Comptoirs établis sur les côtes de Java, hormis ceux qui se trouvent hors de la juridiction ou banlieue de la ville de Batavia, lesquels commencent à Tengale environ à dixhuit lieues de Cheribon. Le Commandeur de Samaran a dans son département plusieurs Résidents, la Cour de l'Empereur de
Java,

Java, & plusieurs autres districts jusqu'à Surbai & Passurvan.

Après les Commandeurs viennent les Chefs qui sont toujours Premiers Marchands; ils ont aussi leur Conseil, avec lequel ils délibèrent sur les affaires qui surviennent. Le premier demeure à Bantam, où la Compagnie a fait construire un fort, dans lequel elle entretient une bonne garnison pour tenir en bride les Bantamois, qui sont fort enclins à la mutinerie. Le Roi de cette nation a aussi un fort qui n'est éloigné de celui de la Compagnie que de quelques centaines de pas; mais la garnison est Hollandoise & sert, comme nous l'avons remarqué plus haut, de garde à ce Prince. Il est obligé de fournir tous les ans à la Compagnie une certaine quantité de poivre, qui y croît en abondance, quoique les Hollandois en peuvent avoir assez d'ailleurs, comme

de la côte de Malabar & de celle de Java.

C'est ici que se trouve le plus étroit passage du Détroit de la Sonde. Tous ceux qui veulent y pénétrer, sont obligés de passer le haut país de Bantam ; & c'est pourquoi, lorsqu'on est informé qu'il y a dans les mers des Indes des vaisseaux à qui il est défendu d'y aller, on envoie ici des vaisseaux de guerre pour les saisir. Ce passage est autrement nommé la clef du Détroit de la Sonde. La Compagnie est obligée de faire de grandes caresses au Roi de Bantam, parce qu'il est Souverain d'un grand país & d'un peuple courageux, vindicatif & ennemi des Chrétiens. Il n'y a pas longtems, qu'ils tuerent un Lieutenant avec une vingtaine de soldats de la Compagnie ; & c'est pour prévenir de pareils accidens qu'on a augmenté la garnison du fort, qui

qui a enfin pû contenir les Bantamois. Ils sont presque tous Mahometans, & envoient leurs enfans aux écoles & Académies où cette Religion est dominante. Ils sont au reste bruns de couleur, d'une taille moyenne, fort agiles, dégagés & bien faits. Le païs est très-fertile en fruits & plantes; & on y trouve toutes sortes de bétail & de gibier. Entre Borneo & Bantam il y a des contrées qui cachent dans leur sein des diamans & d'autres pierres précieuses, & qui par-là rapportent un grand profit au Roi.

Le dernier de ces Rois, mort il y a quelques années, étoit âgé de cent ans. Son successeur est encore jeune; je l'ai vû, il est gracieux & aimable. Pendant qu'il n'étoit encore que Prince, il témoignoit beaucoup d'inclination pour la piraterie, & fit même équiper des vaisseaux pour aller en course. On dit au reste, qu'il

suit les traces de son prédécesseur, qui étoit extrêmement débauché, ayant non seulement eu plus de cinq cens concubines, mais aussi engrossé ses sœurs, ses belles-sœurs & ses propres filles, & commis d'autres abominations. Le Gouvernement de Batavia l'avoit plusieurs fois exhorté, le priant de ne plus mener une vie si scandaleuse, en lui remontrant sur-tout, que de faire de sa propre fille sa femme, étoit une chose inouïe & abominable parmi tous les peuples, quelque Religion & quelques loix qu'ils eussent. Mais le Roi répondit qu'il ne pouvoit comprendre pourquoi ce qu'on lui reprochoit étoit un crime; qu'il étoit au reste Souverain & maître de ses Etats, où il pouvoit faire telles loix & introduire telles coutumes qu'il trouveroit à propos. Pour rendre sa conduite plus excusable, voici la comparaison dont il

il se servoit. Un jardinier, dit-il, ayant planté des arbres, n'auroit-il pas la prérogative de jouir des premières de leurs fruits? Il pria, y a quelque tems, la Compagnie de lui envoyer une jeune fille Européene, promettant de la prendre pour son épouse; mais elle le lui refusa, regardant comme un péché de consentir que le sang Chrétien fût mêlé avec celui d'un Mahometan. Cependant pour le contenter en quelque manière, on lui envoya un beau portrait de fille en grandeur naturelle. Ce Prince a commis plusieurs autres excès & bassesses très-indignes d'un Souverain. Il en reconnut tout le mal; & c'est pourquoi il n'osa plus sortir à la fin de son fort, craignant que la Compagnie ne le fit arrêter. Enfin ce Prince débauché, recevant le salaire de sa conduite déréglée, mourut subitement.

CHAPITRE XXX.

Des Chefs résidans à Sumatra & au Japon.

LE second des Chefs ou Commandans réside à Padang sur la côte de Sumatra, autrement nommée côte d'or. Ce Chef a aussi son Conseil & son fiscal ainsi que les autres. Ce pays est proprement une île, étant séparé de la terre ferme par le Détroit de Malacca. Il est rempli de hautes montagnes, où l'on trouve des minéraux, de l'or, de l'argent, du plomb &c. La Compagnie y possède des mines d'or qui lui rapportent beaucoup. On y trouve aussi dans les rivières de la poudre de ce précieux métal, sur-tout dans la Mousson d'Ouest, lorsque les eaux découlent brusquement. Ce pays fournit aussi du benjoin, du camphre, du poivre &

& autres drogues ; son étendue est d'environ cent cinquante lieues. Il est divisé en plusieurs Roïaumes, dont chacun a son Roi à part ; le plus puissant d'eux est celui d'Achem. Toute cette Isle abonde en vivres, mais l'air y est très mal sain à cause des vapeurs de minéraux dont il est rempli. Il n'y a point de païs dans toutes les Indes, où pendant la Mousson d'Oüest il fasse des pluies aussi fortes & accompagnées de tonnerre, d'éclair & de tremblement de terre, qu'il en fait ici ; quoique les habitans comme y étant accoutumés, n'en sont pas fort effraïés. Les habitans sont de la Religion Mahometane ; ils sont fort adroits à faire toutes sortes d'ouvrages en or avec peu d'instrumens ; & leur travail est inimitable. La Compagnie envoie tous les ans dans ce païs un grand nombre d'esclaves pour les faire travailler dans les mines. Les

Rois de cette contrée ne vivent pas en trop bonne intelligence avec les Hollandois. Un d'eux, sçavoir celui qui possède le plus de mines & de montagnes, & qui pour cela est surnommé *Roi des montagnes*, s'étant brouillé avec la Compagnie, a rappelé tous les ouvriers de ses sujets qui travailloient pour elle.

Il y a dans ce païs une nation qui jusques ici n'a encore voulu se soumettre à quel Souverain qu'il soit, se nommant toujours la *nation libre*; elle est dans une guerre continuelle avec les Rois, quoi- qu'elle n'y trouve point son compte. Les Hollandois ont ici quelques forts pourvûs de bonnes garnisons. Les Anglois y trafiquent aussi, mais ce commerce n'est pas grand'chose, quoique les habitants aiment mieux avoir à faire avec eux qu'avec les Hollandois. Il y a quelques années que le Chef Hol-

Hollandois avec tout son Conseil fut cité à Batavia pour y rendre compte de son administration, parce qu'on les avoit accusés d'avoir commis des malversations & fraudé les droits de la Compagnie. J'ignore quelle a été la suite de cette affaire, & si ces Messieurs ont été convaincus.

Le troisième Chef réside au Japon. Il est toujours un premier Marchand & assisté dans ses occupations par quelques écrivains. Le profit que la Compagnie tira au commencement de cet établissement a été considérable, mais depuis il a fort baissé; car les quatre-vingt ou cent pour cent qu'elle y gagna autrefois, sont aujourd'hui réduits à huit ou dix pour cent. Cette diminution doit être attribuée aux Chinois qui ont commencé il y a quelque tems à acheter toutes sortes de marchandises à Canton pour les envoyer

N 5 de-

de-là au Japon. On dit même qu'ils se sont engagés envers les Japonois de leur livrer les marchandises au même prix que les Hollandois les donneront. A quoi il faut ajouter ceci, savoir que les Japonois taxent eux-mêmes les marchandises que les Hollandois y apportent, leur disant, nous vous en donnerons tant ou tant, & si vous ne voulés pas y acquiescer, vous pouvés les rapporter. Peut-être même l'idée de cette maxime a été suggerée aux Japonois par les Chinois, qui furent traités autrefois de la même manière à Batavia. Le Gouverneur Général *Van Zwool* fit taxer alors les marchandises & merceries des Chinois, & celles de la Compagnie qu'on donnoit en échange. Les Chinois se plainquirent de cette nouveauté à leur Souverain, & les choses allerent si loin, que le commerce entre les deux nations fut

fut interdit jusqu'à la mort de Mr. *Van Zwol*. Son Successeur Mr. *Zwaerdekrone* suivant d'autres principes mit les choses sur l'ancien pied & rétablit la liberté du trafic entre les Chinois & la Compagnie.

Il n'y a point de païs aux Indes Orientales où les Hollandois aient si peu d'autorité & où leur établissement soit si petit qu'au Japon. Ils n'y possèdent qu'une petite Isle, où ils ont fait bâtir quelques magasins pour leurs marchandises & quelques maisons pour ceux qui y sont au service de la Compagnie. Mais cette Isle est comme une prison, & ceux qui y demeurent y sont comme relegués, ne leur étant pas permis de passer seulement le pont qui joint l'Isle à la ville de Mangazaqui. Le Chef Hollandois, accompagné de deux ou trois personnes, va cependant tous les ans en qualité d'Ambassadeur

deur à la Cour de l'Empereur, pour y renouveler le traité d'amitié & de commerce qui subsiste entre ce Prince & la Compagnie. La raison principale pourquoi les Japonois accordent si peu de liberté aux Hollandois, c'est que ces derniers se sont souvent trop familiarisés avec leurs femmes. En second lieu l'Empereur leur ayant permis de bâtir un fort à condition qu'ils n'y planteroient aucun canon, Messieurs les Hollandois crurent pouvoir y en mettre à son insçu. Pour cet effet ils y transporterent de gros tonneaux remplis de plusieurs pièces de fonte ; mais en déchargeant le vaisseau, un de ces tonneaux se brisa. Les Japonois virent alors quel étoit le dessein des Hollandois. Ils en avertirent d'abord l'Empereur, qui après avoir fait saisir les canons, défendit, sous peine de vie, à tous les Hollandois de sortir, à quel-

quelque occasion que ce soit, de l'Isle qu'on leur avoit cédée, pour y établir leur Comptoir. Cette découverte a fait une si forte impression sur l'esprit des Japonois, qu'ils l'ont fait passer en proverbe qui dit : *Le Hollandois est fin & rusé, mais le Japonois l'est davantage.* Les Hollandois n'y sont pas même maîtres de leurs propres vaisseaux; car aussitôt qu'il y en arrive un, les Japonois viennent d'abord s'en saisir, en débarquent la poudre & les munitions en les mettant dans un lieu de sûreté : & lorsque ce même vaisseau est prêt de s'en retourner, ils y rapportent tout ce qu'ils en avoient ôté auparavant; tant ce peuple se méfie des Hollandois. C'est une chose admirable, que l'Empereur, qui réside dans un endroit éloigné du golphe plus de trente journées, puisse savoir en trois jours combien de vaisseaux y entrent. Il le fait
par

par le moyen des drapeaux qu'on arbore & des buchers qu'on allume la nuit sur le sommet de certaines montagnes dont le païs est rempli ; & le nombre de ces signaux marque celui des vaisseaux arrivés.

Pour ce qui regarde le terroir de ce vaste Empire, il est très-fertile en ris, froment & toutes sortes de fruits. Les forêts du païs sont remplies de bêtes sauvages de toute espèce. En un mot on y trouve tout ce qui est nécessaire pour la subsistance des habitans ; les seuls Hollandois réduits à leur petite Isle, sont obligés de paier tout fort chèrement, jusqu'à acheter au poids le bois à brûler & de charpente. Les montagnes renferment de belles veines d'or, d'argent, de cuivre ; ce dernier metal sur-tout est estimé le meilleur qu'il y ait dans l'univers. Le païs fournit aussi plusieurs marchandises précieuses, des étoffes de

de soie ; des ouvrages vernissés ,
& principalement de la porcelaine ,
qui n'a pas sa pareille au monde.
On a crû autrefois , que le Japon
étoit une terre ferme ; mais les
Hollandois en ont fait le tour &
prouvé par-là que c'est une Isle.
Cependant quelque étendue qu'elle
ait , il n'y a qu'un seul bon port
sur ses côtes. Elle est au reste en-
tourée de montagnes & de rochers
escarpés de sorte , que les Japonois
ne doivent pas craindre qu'une
nation étrangere en fasse si facile-
ment la conquête. Tout le païs
est divisé en plusieurs Royaumes ,
dont les Rois sont tous vassaux de
l'Empereur. Il y a de belles &
grandes villes fort peuplées. Les
Japonois sont de bons soldats , &
surpassent de beaucoup dans l'art
militaire les Chinois , dont on dit
cependant qu'ils descendent à cau-
se de la conformité de ces peuples
dans leur Religion , leur façon
d'écri-

d'écrire , & leur langue. Les Chinois y possèdent aussi une Isle pour la commodité de leur Commerce ; ils peuvent même librement trafiquer sur toutes les côtes. Mais la foire publique se tient toujours dans l'Isle des Hollandois , où les marchands Japonois se rendent de toutes parts. Autrefois toutes les nations avoient la liberté d'y envoyer leurs marchandises ; mais depuis que le nom Chrétien est devenu odieux dans le Japon , on n'y en souffre plus aucune , hormi des Hollandois , qui même étant interrogés à leur arrivée s'ils sont Chrétiens , répondent simplement : *Nous sommes Hollandois.* De quelle manière les Japonois y ont persécuté autrefois les Chrétiens , & quelle malheureuse fin y ont eu les établissemens des Portugais , ce sont des choses trop connues dans l'Histoire , pour que je doive en parler ici.

Les

Les professions sont dans ce païsi comme héréditaires, je veux dire, que les fils suivent toujours celles de leurs peres. Quand quelqu'un fait une mauvaise action, ou qu'il tient une méchante conduite, toute sa famille s'en rend responsable, à moins qu'elle ne l'en châtie elle-même. Les Japonois sont de grands Idolâtres; quelques-uns adorent le Démon même, ainsi que les Chinois, le priant de ne leur pas faire du mal. D'autres prennent pour leur Dieu tutelaire un Idole, qu'ils placent en certains endroits comme une sentinelle, afin qu'il détourne tous les malheurs; & quand il leur arrive quelque chose de sinistre, ils le frappent rudement, lui reprochant *qu'il ne s'acquie pas bien de son devoir.*

CHAPITRE XXXI.

*De trois Résidens de Cheribon, de
Siam & de Mocca.*

CEs trois Résidens sont tous jours des Négocians & sont assistés dans leurs fonctions par un sous-marchand ou teneur de livre. Ils correspondent directement avec le Gouverneur Général de Batavia, & ne dépendent d'aucun autre Gouverneur ou Directeur, ainsi que les autres Résidens.

Le premier réside à Cheribon sur la côte de Java, à quarante lieues de Batavia, ainsi que je l'ai déjà dit ci-dessus. La Compagnie y fait un trafic assez avantageux en café, cardamome, indigo, fil, &c. Le pays est fort fertile en ris & autres vivres autant que pays au monde. Il y a ici quatre Princes regnans, qu'on appelloit au-

autrefois Pangerans, & aujourd'hui Sultans; l'un d'eux est nommé le Sultan de la Compagnie, parce qu'il est obligé d'observer ses intérêts. Tous les quatre se sont mis sous la protection de la Compagnie pour se mettre à l'abri de la vexation du Roi de Bantam, qui leur faisoit la guerre. Ils auroient sans doute été réduits sous sa domination, si les troupes de la Compagnie ne les eussent assistés & chassés de leur pays les Bantamois. Depuis ce tems-là ces Princes n'ont plus été attaqués, qui par reconnoissance ont accordé à la Compagnie dans leurs Etats de grands privilèges. Elle y a entre autres avantages un fort, où elle entretient une garnison de soixante hommes. A une demie lieue de ce fort sont les tombeaux des Princes de Cheribon dans un temple fort vaste. Ils sont hauts de trois étages & construits de

O 2 tou-

toutes sortes de pierres rares. On dit, qu'il s'y trouve des trésors immenses; & que les Princes sont persuadés qu'ils ne peuvent être volés ni enlevés de force. On rapporte même l'exemple de plusieurs personnes, qui s'étant trop approchées des endroits où ces trésors sont déposés, moururent sur le champ.

Il y a des gens qui prétendent que les Prêtres Javanois ou Mahometans savent donner cette mort subite par les forcelleries. Quoiqu'il en soit, il est certain, & j'en suis témoin oculaire, que ces Prêtres enchantent des serpens, des crocodilles & autres bêtes; ils savent par exemple faire entrer le crocodile dans l'eau & en sortir, & obliger un serpent de s'arrêter sans qu'il bouge. Dans les tombeaux, dont j'ai parlé tout à l'heure, il demeure une quantité surprenante de Prêtres, parmi lesquels

quels il y en a plusieurs qui vont souvent en pèlerinage à la Mecque, & qui pour cela sont en grande estime & vénération. Leur grand Pontife est extrêmement réveré & presque plus que les Sultans mêmes. Les Anglois avoient ici autrefois un établissement considérable; mais comme ils débaucheroient trop les femmes du païs, ils furent dans une nuit tous massacrés, & la ville, qu'ils avoient bâtie, rasée.

Le second Résident demeure dans le Royaume de Siam, & a sous lui un sous-marchand ou teneur de livre. La Compagnie y fait un trafic considérable en étain, plomb, éléphants, de la gomme, de la lacque, laine & autres marchandises. Ce Royaume est fort puissant, & son étendue est d'environ trois cens lieues. Comme le Roi a beaucoup d'inclination pour le commerce, toutes

tes les nations y peuvent trafiquer librement; mais les gros vaisseaux sont obligés de s'arrêter à trente-six lieues de la Capitale. Ils auroient trop de peine de remonter la rivière de Menan dont le courant est fort rapide. Ce fleuve, ainsi que le Nil, déborde tous les ans & inonde les campagnes voisines: desorte qu'une bonne partie du pais reste pendant la moitié de l'année sous l'eau; & c'est pour cela que les maisons sont bâties sur des pilotis. On compte dans la Capitale environ cinquante mille maisons, & près de trente mille temples. Les habitans sont tous païens; & ils disent que toute Religion est bonne, pourvû qu'elle tende à honorer Dieu. Ils regardent cependant la leur comme la meilleure, quoiqu'ils aient souvent avoué que le Dieu des Chrétiens étoit plus fort & plus puissant que le leur, puisque le tonnerre

re

re avoit déjà deux fois cassé la tête à leur premier Idole. Cette statue est peut-être aujourd'hui la plus grande qui soit au monde; les Hollandois le nomment par dérision : *le grand sot de Suft*. Il est représenté assis, les jambes croisées, ainsi que les tailleurs, & dans cette attitude il est haut de septante pieds; un seul de ces doigts du pied est gros comme le corps d'un homme.

A trois lieuës de la Capitale est un temple fort vaste, où il y a un autre Idole un peu moins haut. Les Prêtres disent que c'est la femme de l'autre, & qu'elle va voir son mari tous les sept ans une fois, ou que c'est lui qui va alors voir sa femme. Quelques-uns ont cru que cette statue étoit faite de quelque metal ou d'or massif; mais le Lecteur peut être assuré, que les matériaux ne sont que briques & de la chaux, simplement
O 4 dorées.

dorées. On le fait depuis que le tonnerre brisa la tête de cet Ido-le pour la seconde fois.

Il y a ici dans un endroit une potence d'une hauteur énorme, construite d'une espèce de bois dur comme du fer : les gens d'ici disent, que Haman premier Ministre du Roi de Perse Ahasverus dont parle la Ste. Ecriture, y fut pendu.

Ce Royaume abonde en toutes sortes de fruits & de bétail. On y a une espèce de poules, pas plus grosses qu'un pigeon, dont le plumage est de diverses couleurs bien assorties. On en envoie dans les pays les plus éloignés, comme un oiseau rare & beau à voir.

Les Hollandois jouissent ici, préférentiellement à d'autres nations, de très-grands privilèges. Ils peuvent aller & trafiquer librement où ils veulent, sans qu'on leur dise

dise la moindre chose, au lieu que les autres étrangers sont fort gênés. Cette différence est le fruit de la mauvaise conduite des derniers, comme ayant commis autrefois plusieurs excès, & s'être sur-tout trop familiarisés avec les Concubines du Roi.

Le troisième & dernier Résident demeure à Mocca, une des plus grandes villes marchandes de l'Arabie heureuse, sur la mer rouge. Il est toujours un sous-marchand, & assisté dans son emploi par deux teneurs de livre. Comme ils ont tous trois le titre de Résident, ils ont eu de grands démêlés ensemble, les deux derniers n'ayant pas voulu déferer aux ordres du premier, quoique celui-ci ait été constitué Résident en Chef. Cette desunion a causé de grands préjudices à la Compagnie. Pour en prévenir les suites, ils ont été cités tous trois pour

se sifter pardevant le tribunal de Batavia, afin que leurs querelles y pussent être examinées & vuidées.

Le plus grand commerce se fait ici en Caffé, estimé le meilleur; & comme Mocca est un port franc & libre, on y voit des marchands de toutes Nations, Hollandois, Anglois, François, Portugais, Maures, Persans, Arméniens, & Juifs. Les Hollandois y portent des épiceries, dont les Arabes font une grande consommation, & en rapportent en échange de l'encens, de la mirre, de la gomme, de la manne, de la casse, du baume de la Mecque, de l'aloës, du sang de dragon, & autres drogues & marchandises.

L'Arabie Heureuse est divisée en plusieurs Principautés. Les Souverains y sont appelés Emirs, qui signifie Princes; mais ils sont vasseaux, ou sous la protection du Grand-

Grand-Seigneur Pour dire un mot sur la mer rouge, je dois relever ici l'erreur de ceux qui s'imaginent que cette mer est ainsi nommée, parce que ses eaux sont rougeâtres. Cette dénomination vient uniquement de ce que le fonds en plusieurs endroits est de la couleur de corail rouge.

CHAPITRE XXXII.

Du commerce de la Compagnie dans l'Isle de Borneo, & dans la Chine.

CES deux branches du trafic de la Compagnie ne sont pas fort considérables; aussi n'entretient-elle point de bureaux ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux pays. Lorsqu'elle y envoie des vaisseaux, on en donne le soin à quelque Commissaire. Il est vrai qu'elle a pû, il y a long-tems, établir un Comptoir en Borneo, un des
Rois

Rois de cette Isle aiant envoyé plusieurs fois des Ambassadeurs à Batavia, pour y conclure un Traité de commerce. Mais comme les Anglois qui y avoient des établissemens ont été massacrés, il y a quelques années, par les habitans, la Compagnie n'osa pas se fier à cette nation, qu'on fait être si rebelle & si perfide que leurs propres Rois ne peuvent pas toujours la contenir. La Compagnie y envoie tous les ans quelques vaisseaux dont la cargaison consiste en sel, & qui y chargent en échange du poivre, du camphre, du sucre, de la cire, du vif argent, de l'or & des diamans. On y trouve aussi la pierre-de-porc, fort recherchée par les Médecins, qui prétendent que pour savoir si un malade échappera de sa maladie ou non, on n'a qu'à lui faire avaler de l'eau où cette pierre a été trempée auparavant.

paravant. Elle est estimée si précieuse aux Indes, qu'on paie jusqu'à trois cens écus pour une seule pièce.

Cette Isle passe pour la plus grande de toutes celles de la Sonde, & même de tout l'Océan Oriental. Ses habitans sont pour la plupart Mahometans, les autres Idolâtres. Elle est soumise à plusieurs Rois, dont les trois principaux, savoir ceux de Banjermasse, où les vaisseaux arrivent, de Borneo & de Sambas, sont en correspondance avec la Compagnie. Toute cette Isle est abondante en ris, herbes, fruits & bétail; mais l'air y est mal-sain à cause que son terroir est fort bas & rempli de marais.

Pour ce qui regarde le commerce de la Chine, on y a depuis quelques années, envoyé des vaisseaux directement de la Hollande, puisqu'on voioit que la Compagnie

gnie Impériale d'Ostende, les Anglois, les François, les Suédois; les Danois en faisoient autant. Cependant on fait que la Compagnie n'y a pas trouvé son compte; & il n'en faut pas être surpris, car toutes les marchandises que les Hollandois voudroient tirer de cet Empire, les Chinois les portent eux mêmes à Batavia, où en prenant d'autres en échange, ils les donnent souvent à aussi bon marché que dans la Chine même. D'ailleurs il est certain que les fraix de l'équipement d'un vaisseau pour un voyage d'aussi long cours qu'est celui de Hollande jusques en Chine; sont trop considérables pour que le profit y puisse être proportionné. D'ailleurs par ce commerce direct on affoiblirait beaucoup celui qui se fait entre la Chine & Batavia. On compte jusqu'à trente vaisseaux Chinois qui arrivent tous les ans au port

port de Batavia , & où chacun paie pour les droits d'entrée & de sortie environ quatre ou cinq mille écus ; & si l'on fait attention que le trafic direct de Hollande dans la Chine ne rapporte qu'environ vingt-cinq pour cent , ce qui à proportion du tems & du risque n'est pas beaucoup , on peut conclure que ce commerce rapporteroit à la Compagnie plus de préjudice que de profit. Dans le tems que les Hollandois possédoient encore l'Isle de Formosa , leur commerce avec les Chinois étoit fort avantageux. Le rendez-vous de tous les vaisseaux étrangers en Chine est à Canton , ville où se fait beaucoup de trafic.

Les habitans de ce vaste Empire sont païens & Idolâtres , depuis l'arrivée des Missionnaires Catholiques , plusieurs ont été convertis au Christianisme. Ces premiers sont divisés en plusieurs
Sec-

Sectes. Les uns vivent selon la loi de la nature, croient que le monde a été de toute éternité, & n'admettent point de déluge universel. D'autres enseignent le dogme de la métempicoïse, admettent le ciel & l'enfer, croient qu'il y ait un Dieu, adorent cependant aussi le Diable, afin qu'il ne leur fasse du mal. D'autres enfin soutiennent, que l'ame aussi bien que le corps de l'homme après la mort sont anéantis; & que le souverain bien consiste dans la volupté.

L'Empereur de la Chine gouverne despotiquement. Il est appelé dans la langue du pays *Tbien sou*, c'est-à-dire, *fils du ciel*. Les revenus de cet Empire montent à trois cens millions d'écus. Les habitans sont rusés, fins, pénétrans, & entendent bien le commerce; & on peut dire hardiment, que c'est la nation la plus spirituelle

tue
mar
Chi
côt
de
du
vif
la r
des
laine
vrag
mita
A
cour
à la
les,
Com
étab
l'Asi
ma
appr
nous
voya
lande
A
Ta

tuelle de toute l'Asie. Les marchandises qu'on peut tirer de la Chine sont des étoffes de soie, du coton, des camelots, du chanvre, de la pierre d'azur, du marbre, du thé, du sucre, du musc, du vif argent, de la racine China, de la rhubarbe, de l'ambre, de l'or, des pierres précieuses, des porcelaines, des cabinets & autres ouvrages vernissés d'une manière inimitable.

Après avoir ainsi donné une courte description des Etats soumis à la Compagnie des Indes Orientales, de son commerce & des Comptoirs & bureaux qu'elle a établis en différens endroits de l'Asie, je vais reprendre le fil de ma narration historique pour apprendre au Lecteur, ce qui nous est arrivé pendant notre voyage de Batavia jusques en Hollande.

Aussi-tôt que nous nous fûmes

embarqués dans les vaisseaux de retour, on fit voile avec un vent favorable ; & au bout de deux mois & demi nous arrivâmes à la rade du Cap de Bonne-Esperance. Pendant ce voyage il ne nous est arrivé rien qui mérite d'être raconté, hormis qu'à la hauteur d'Angola, sous la côte d'Afrique, une violente tempête surprit nos bâtimens, & pensa les jeter sur les rochers. Nous y vîmes flotter quelques débris du vaisseau le Schonenberg, qui peu auparavant y avoit fait naufrage.

CHAPITRE XXXIII.

- I. *De l'arrivée de l'Auteur au Cap de Bonne-Esperance.* II. *Description des païs, soumis à la Compagnie des Indes Orientales, en Afrique.* III. *Des monstres & bêtes sauvages d'Afrique.*

AUssi-tôt que nous eumes découvert la rade du Cap de Bonne-Esperance, nous y vîmes plusieurs vaisseaux, Hollandois, Anglois, François, dont quelques-uns étoient sur le point d'aller aux Indes, & d'autres de faire voile chacun pour son païs. L'entrée de cette baye se fait du côté de Sud-Est, & sort de celui de Nord-Oüest. Avant l'entrée est une petite Ile, qu'on nomme l'*Ile des chiens de mer*. Il s'y trouve un Sergent avec un petit détachement de soldats, dont l'occu-

pation consiste à apprêter l'huile de baleine, & à amasser des moules dont ils font de la chaux. C'est dans cette Isle qu'on rélegue les malfaiteurs, où il sont assujettis à des travaux fort rudes. Aussitôt que le Sergent voit arriver des vaisseaux, il fait arborer un pavillon ou drapeau, & tirer autant de coups de canon qu'il y a de bâtimens, afin d'en avertir le Gouverneur du Cap. La baie est fort large & peut contenir commodément plus de cent vaisseaux, mais son fonds n'est pas par tout également bon. Elle est commandée par un Fort garni de plus de cent pièces de canon. La ville & le Fort sont situés au pied de trois montagnes au bout d'une plaine dont le circuit est de trois lieues. Ces montagnes sont, la montagne des lions, celle de la table, & celle du Diable, dont la seconde est la plus haute, parce que dans un

tems

tems clair & serein on l'apperçoit à une distance de plus de vingt lieues. Les maisons de la ville sont belles & agréables ; mais on n'ose pas les élever à plus de deux étages, à cause des vents du Sud. Est qui y sont trop dangereux.

En l'an 1650. la Compagnie acheta des Hottentots un certain district de ce país, qu'elle a eu soin de faire habiter, pour la commodité de ses vaisseaux. Les habitants qui demeurent au Cap & sur les côtes sont pour la plupart Chrétiens, & appelés Afriquains ; les autres qui habitent plus avant dans le país sont païsans. Ils sont ou Européens eux-mêmes, ou d'origine Européene. Il y en a qui demeurent dans des endroits éloignés de trois cens lieues : malgré cela ils sont obligés de se rendre une fois par an dans un lieu nommé Stellenbousch, où le Drossard du país réside. On les

y fait passer en revue, parce qu'ils forment, ainsi que les bourgeois, des Compagnies commandées par des Officiers. Après cela ils s'en retournent chez eux, se servant de cette occasion pour acheter tout ce qu'il leur faut dans leur ménage. Ces gens cultivent la terre, & y sement du seigle, de l'orge, des poix, des fèves. Ils plantent aussi des vignes, dont le vin est excellent. Il y a de ces païsans, qui passent pour très-riches, aiant outre de belles terres, des troupeaux considérables.

Entre autres Colonies il y en a une à huit lieuës de la ville, toute composée de François Réfugiés, qui cultivent aussi les terres. L'endroit où ils demeurent, s'appelle Drachenstein; ils y ont aussi leurs Eglises & leurs Ministres.

Une partie des habitans de la ville du Cap sont au service de la Compagnie; les autres Francs-bour-

bourgeois. Ils ont tous leurs Magistrats qui reconnoissent dans les petites disputes & de peu de conséquence. Mais les affaires de quelque importance sont portées par devant le Gouverneur & son Conseil, qui les jugent en dernier ressort. Il en est à peu près de même dans le plat-païs: le Drosfard y vuide les petits demêlés des païsans; mais dans les affaires tant soit peu graves, soit civiles soit criminelles, les sentences sont prononcées définitivement par le Gouverneur ou la haute Justice.

L'état militaire est ici sur le même pied qu'à Batavia. En cas d'attaque tous les habitans bourgeois & païsans doivent courir aux armes & se ranger chacun sous ses étendars.

Les païsans d'ici savent tirer fort adroitement. Ils l'apprenent dès leur tendre jeunesse, allant

souvent à la chasse. C'est une chose étonnante d'entendre dire avec combien de hardiesse ces païsans attaquent les bêtes féroces. Il y en a qui ne voudroient pas tuer un lion dormant, parce qu'ils disent, qu'il ne faut pas être fort adroit de le faire ; de sorte que quand ils apperçoivent un lion qui dort, ils lui jettent des pierres jusqu'à ce qu'il se reveille, & ce n'est qu'en le voyant sur ses pieds qu'ils font feu sur lui. Il n'y a pas longtemps qu'il arriva à ce sujet une chose assez singulière. Deux païsans allerent ensemble à la chasse ; l'un d'eux apperçoit un lion & tire dessus, mais le manque. Le lion s'élance aussi-tôt sur son homme, qui laisse tomber son fusil pour n'en être pas embarrassé. L'autre païsan aiant entendu tirer, se rend à l'endroit où le coup se fit ; & trouvant son camarade aux prises avec le lion, il vole à son secours.

Il

Il prend d'abord le fusil qu'il voit à terre, en décharge de furieux coups sur la tête du lion, & l'asomme. Le païsan ainsi sauvé voiant son fusil en pièces, s'empporte contre l'autre, & prétend qu'il le lui paie, lui demandant qui l'avoit appelé à son secours; qu'il auroit pû s'en passer, & qu'il seroit venu lui-même à bout de tuer l'animal. On voit par cet exemple, avec combien d'intrépidité ces gens attaquent les bêtes féroces. C'étoit autrefois chez eux une espèce de miracle, quand quelqu'un y avoit tué un lion. Aujourd'hui cela y arrive aussi aisément comme on tire chez nous un lièvre.

Les environs de la ville sont tous remplis de vignes & de jardins. La Compagnie en a deux, l'un derrière le Fort, l'autre à deux lieuës de-là, nommé le païs nouveau. On y cultive avec suc-

cès les arbres & les plantes qui croissent dans les quatre parties du monde, tant le terroir y est bon & l'air temperé. Le païs en général est montagneux, mais il y a des vallées agréables & fertiles, & tout s'y produit en abondance. Il ne faut pas s'en étonner; ce païs est situé dans le meilleur climat, je veux dire, le cinquième. On prétend aussi que les montagnes cachent de l'or & autres minéraux précieux. La seule chose qui manque sur les côtes, c'est le bois; mais on en a, plus avant dans le païs.

Feu Mr. Van Steel, Gouverneur du Cap, a traversé cette contrée & l'a examinée avec beaucoup de soin & d'attention. Il a fait établir en plusieurs endroits des jardins, & des maisons de plaisance. Les païsans qui furent obligés d'y travailler, s'en plainquirent à la Compagnie; & le
Gou-

Gouverneur fut rappelé. L'intérieur du païs est habité par sept sortes de nations, qui toutes sont connues sous le nom général de Hottentots. La premiere est peu considérable & sans Chef; plusieurs de ses habitans se mettent au service des bourgeois ou païsans qui sont aux environs du Cap. Ceux de la seconde nation demeurent dans les montagnes & cavernes, & vivent de rapine & de vol qu'ils font aux autres Hottentots, avec qui ils sont continuellement en guerre. Ce qu'il y a de singulier dans leur conduite, c'est qu'ils ne volent jamais rien aux Chrétiens.

La troisième nation est appelée la petite Macqua; la quatrième la grande Macqua; la cinquième la petite Kricqua; la sixième la grande Kricqua. Ces quatre nations sont distinguées les unes des autres; & les noms de Macqua & Kric-

Kricqua signifie Roi ou Chef. Elles sont toujours engagées dans une guerre les unes avec les autres; mais aussitôt qu'une est menacée de sa ruine, elle est assistée par une ou deux des autres; de sorte qu'on peut voir qu'elles touchent d'établir & d'observer entre elles un parfait équilibre. Une partie de ces Hottentots se sont soumis à la Compagnie, & on les nomme aussi les Hottentots de la Compagnie. Les Hollandois envoient tous les ans vers eux cinquante ou soixante personnes pour y acheter du bétail, & leur donner en échange de l'Arrak ou eau de vie d'Indes, du tabac, du chanvre, toute sorte de semences, & autre chose de cette nature.

Ces Hottentots de la Compagnie sont souvent attaqués par les autres; & quand ils voient qu'ils ne pourront plus se défendre contre eux, alors leur Roi se met en che-

chemin avec quelques troupes pour aller au Cap y demander du secours. En y arrivant, il se rend, accompagné des principaux de sa nation & tenant à la main le bâton dont la Compagnie lui fait présent & où elle fait graver ses armes, chez le Gouverneur, & le prie de vouloir l'assister contre ses ennemis. Si le Gouverneur ne trouve pas à propos de lui accorder sa demande, & qu'il le console uniquement par de bonnes paroles, le Roi jette le bâton aux pieds du Gouverneur & lui dit en mauvais Hollandois: *Voor my niet meer Compagnies - Hottentot*, c'est-à-dire, *Pour moi je ne veux plus être Hottentot de la Compagnie.* Cependant le Gouverneur lui accorde ordinairement quelques troupes pour l'escorte chez lui & il est de l'intérêt de la Compagnie de le ménager, puisqu'elle obtient de lui presque tout ce qu'elle veut.

Cette

Cette nation est fort grossière & crasseuse. Ils se frottent le corps de vieille graisse, ce qui répand une odeur fort désagréable, & on les sent quand ils sont encore bien loin. Les enfans en naissant sont blancs, mais à force d'être frottés de la graisse & exposés au soleil, ils deviennent bruns. Quand une femme accouche de deux enfans, un des deux doit mourir, & ils l'attachent à un arbre où il reste jusqu'à ce qu'il expire. Parmi quelques-uns on a la coutume d'ôter un des témoins aux garçons nouvellement-nés, dans l'espérance, qu'en se mariant, leurs femmes ne pourront mettre au monde qu'un seul enfant à la fois, quoique l'expérience leur apprenne souvent le contraire.

Quant à leur Religion, ils en ont peu ou point; ils regardent pourtant avec admiration les corps célestes, & disent que celui qui les
gou.

*gouverne doit être une homme grand
& puissant.*

Ils tiennent au reste plus de la bête que de l'homme. Ils sont aussi d'une figure fort des-agréable ; de sorte qu'à tous égards c'est une des plus vilaines nations de la terre. Ils sont d'une couleur brune , causée , ainsi que je l'ai déjà dit , par le frottement de graisse & l'ardeur du soleil. Leur taille est moyenne, le nez plat, écrasé & semblable à celui d'un chien. Ils ont les lèvres grosses, les dents blanches mais fort longues & défigurées, dont quelques-unes leur sortent de la bouche ainsi que les défenses d'un sanglier. Leurs cheveux sont noirs & frisés comme de la laine. Ils sont fort agiles & courent avec une vitesse surprenante. Ils se couvrent de peaux de mouton , portant un carquois sur le dos, & un arc à la main. Quand ils vont au devant de l'ennemi,

nemi, ils font de grands cris, sautent & dansent.

La septième nation est celle des Caffres. Ce sont proprement les antropophages, dont on parle tant. Les Hottentots sont bien sur leurs gardes pour ne pas tomber entre leurs mains, sachant bien qu'ils seroient ou grillés ou rôtis. Cette abominable nation n'a jamais voulu trafiquer avec les Chrétiens, mais leur a toujours dressé des pièges pour les massacrer & manger ensuite. On dit pourtant que depuis quelque tems elle commence à s'humaniser un peu, & à faire commerce avec les Chrétiens. Elle est fort puissante & redoutable; en sorte que les Ternatanes mêmes la craignent. Au reste ces Caffres sont fort robustes, grands & bien faits, d'une couleur brune. Ils ont les cheveux noirs & frisés; & le visage plein & mâle.

A dix-huit lieues du Cap il y a un

au.

autre port, nommé la baye de Sal-
deney. Ce port seroit infiniment
plus commode que le Cap même,
si l'on y pouvoit faire de l'eau. Les
entrées y sont en grand nombre,
le fonds de très bon ancrage, &
les vaisseaux y sont en sûreté, quel-
que tempête & quelque vent qu'il
fasse. Voilà qui peut suffire pour
donner quelque idée de l'import-
tant établissement de la Compagnie
des Indes Orientales au Cap. Je
dirai dans ce Chapitre encore
quelque chose sur les monstres
qu'on voit dans cette partie de
l'Afrique.

Il n'y a personne qui soit en état
de donner une description exacte
& complete de toutes les différen-
tes espèces d'animaux qui se trou-
vent dans les vastes forêts d'Afri-
que, puisque ceux même qui y
demeurent & qui traversent sou-
vent le pays, avoient, qu'ils
voient tous les ans des espèces de

bêtes, dont ils n'ont jamais eu aucune idée. Les habitans de ces contrées croient que la cause de ces nouvelles productions peut être celle-ci, savoir que pendant le fort de l'été les animaux, pressés de soif faute de pluie qui y tombe rarement, & cherchant à se désaltérer, vont du côté des trois rivières, celle de sel, celle d'éléphant & celle de St. Jean; que se trouvant-là en grande quantité, les mâles s'accouplent avec les femelles de différente espèce; ce qui produit ces monstres qui étonnent par leurs figures bizarres. Les habitans qui sont soumis à la Compagnie, portent souvent les peaux de ces monstres au Gouverneur du Cap. Il n'y a pas longtems qu'on en tua un, dont j'ai vû la peau. Il étoit gros comme un veau de six mois. Ses yeux étoient au nombre de quatre, & sa tête ressembloit à celle d'un lion; mais le poil étoit droit &

& uni par tout le corps & d'une couleur grisâtre. Il avoit des dents ou défenses comme un sanglier. Ses jambes de derriere avoient la figure de celles du porc, & les jambes de devant celle du tigre.

Pour ce qui regarde les espèces d'oiseaux qui nichent dans ce pais, elles sont infinies. Et quoique l'on remarque qu'ils se procréent sans se mêler, il est cependant certain qu'il y en a aussi de bâtards. Les plus gros & les plus rares sont en Afrique. On y trouve entre autres l'Autruche, le plus grand de tous les oiseaux. Elles sont ordinairement hautes de sept pieds. Son bec est court & pointu, & son cou extrêmement long. Les mâles sont blancs & noirs; les femelles presque toutes mêlées de gris, de noir & de blanc. Leurs plumes servent d'ornement aux chapeaux, aux lits, aux dais &c.

Les mâles sont plus estimés que les femelles, parce que leurs plumes sont plus larges & mieux fournies, leurs bouts plus touffus, & leurs soies plus fines. Cet oiseau est extrêmement vîte, & on le chasse avec des Barbets harpés comme levriers, qui les attrappent à la course. Il se sert de ses ailes, non pour voler mais pour aider à sa course, principalement quand le vent lui est favorable. C'est une erreur de croire que l'Autruche digère le fer; elle l'avale bien, mais ce n'est que pour aider à broier la nourriture, ainsi que font les autres oiseaux qui avalent des cailloux.

On a vû, il y a quelques années, sur la montagne de la table, un oiseau plus grand qu'un cheval, d'un plumage noir & gris. Son bec étoit long & crochu comme celui d'un aigle, & ses griffes terribles. Il a demeuré longtems

sur

fur cette montagne, & le commun le prit pour le fabuleux oiseau Griphon. Il enlevoit des moutons, des veaux & des vaches, qui lui servoient de nourriture. On commença à craindre qu'il n'enlevât aussi des hommes, & on le tua. Sa peau fut ensuite envoyée à la Compagnie en Hollande. Depuis on n'a pas trouvé de cette espèce d'oiseau, & les habitans les plus âgés assûrent n'en avoir jamais vû non plus, ni même entendu parler.

Les montagnes de ce vaste païs sont remplies de minéraux & de cristal; peut-être cachent-elles dans leur sein des choses bien précieuses. Il y en a une à cinq cens lieues d'ici, très-fameuse, nommée la montagne de cuivre, parce qu'on y trouve ce metal en quantité, & on prétend qu'il est mêlé d'or. Quelques Européens, soupçonnant que les gens du païs vont

de tems en tems chercher de ce dernier metal aux environs de la montagne, prirent le parti de les suivre pour faire une si belle découverte; mais ils paierent chèrement leur curiosité; ils furent tous massacrés par les habitans. On a trouvé dernièrement dans une montagne, peu éloignée de la ville, la caverne dont les Hotrentors avoient tiré le venin, avec lequel ils empoisonnoient la pointe de leurs flèches. Il y a quelques années qu'on a découvert à vingt lieues de la ville, des bains chauds chargés d'acier. Plusieurs personnes malades s'en étant servies, ont été guéries.

CHAPITRE XXXIV.

- I. *Départ du Cap de Bonne-Esperance.* II. *Description des Isles de Ste. Helene & de l'Ascension.* III. *Des herbes marines & des courans.* IV. *Retour de l'Auteur en Hollande.*

N Os vaisseaux ne furent pas si-tôt ravitaillés & prêts de faire voile, qu'il s'éleva un vent du Sud-Est qui nous éloigna du Cap, & nous fit sortir heureusement de cette dangereuse baye, sur la fin du mois de Mars 1723. Le nombre des vaisseaux qui partirent à la fois, étoit d'environ vingt-trois, dont la plupart appartenoient à la Compagnie, & les autres étoient des bâtimens Anglois. Nous prîmes d'abord le cours vers l'isle de Ste. Helene, où nous arrivâmes aussi au bout de trois se-

maines. Lorsqu'on crut n'en être pas beaucoup éloigné, le Commandant de la flotille fit prendre les devants à deux vaisseaux qui passioient pour les meilleurs voiliers qu'il y avoit alors avec nous, pour aller reconnoître s'il ne se trouvoit pas à la hauteur de cette Isle, des Corsaires; car peu de tems auparavant nous en vîmes un, à qui on donna la chasse sans cependant l'atteindre, parce qu'il alloit plus vite qu'aucun de nos vaisseaux; & qu'on soupçonna qu'il pourroit avoir pris avec quelques autres la route de cette Isle. En y approchant, on donna le coup du signal pour ranger les vaisseaux en ordre de bataille. Cette précaution est toujours bonne, mais alors elle étoit inutile: nous ne rencontrâmes aucun vaisseau ennemi.

L'Isle de Ste. Helene peut avoir douze lieues de circuit, & el-

elle est située à la hauteur de seize degrés de latitude Méridionale. Elle est assez élevée & fort fertile en toutes sortes de fruits & d'herbes ; on y trouve aussi quantité de bétail. Toutes ces vivres y sont toujours prêtes ; en sorte que cette Isle peut être regardée comme un Comptoir de rafraîchissement pour les vaisseaux Anglois qui y relâchent. Quoique les Hollandois en aient été pendant un tems les maîtres, les Anglois s'en sont emparés de nouveau. Les vaisseaux Hollandois, qui par quelque orage ou autre accident passent le Cap, peuvent cependant y aborder en toute liberté pour s'y pourvoir de vivres & de rafraîchissemens.

Les habitans de cette Isle sont pour la plûpart Anglois, ou du moins Anglois d'origine. Le culte de leur Religion est institué selon le rite de l'Eglise Anglicane.

Après avoir passé cette Ile, nous navigames vers celle de l'Ascension, située à deux cens lieues de l'autre. Elle est à huit degrés de latitude Méridionale, & à peu près de la même étendue que celle de Ste. Helene. Mais comme ses côtes sont remplies de rochers escarpés & de difficile abord, elle est entièrement déserte. Il y a cependant un seul havre, où l'on peut relâcher assez commodément; & dans l'Ile même on peut faire de l'eau. On y relegue quelquefois des malfaiteurs, comme il est arrivé à un certain teneur de livre, né Hollandois: il y fut exposé pour crime de Sodomie.

En nous éloignant de cette Ile, nous cinglâmes vers la ligne équinoxiale, que nous passâmes sans être incommodés par la chaleur, parce que le soleil dardant ses raïons vers le Nord, les vents soufflèrent avec plus

plus de force. Enfin nous découvrimus à notre grande joye l'étoile du Nord, que nous n'avions pas vûe depuis un an & demi. Nous nous trouvâmes bientôt à dix-huit degrés de latitude Septentrionale. Ici nous étions dans cette partie de la mer qui est tellement remplie d'herbe, que de loin elle paroît comme un champ. Cette herbe est jaunâtre, & creuse en dedans. Quand on la presse, il en sort une humidité visqueuse. Il y a des années où l'on ne voit pas cette herbe. Quelques-uns croient, qu'elle croît au fonds de la mer; du moins les plongeurs disent qu'il est en quelques endroits tapissé de fleurs & de verdure. D'autres s'imaginent qu'elle vient des côtes d'Afrique. Mais ni l'une ni l'autre de ces opinions me paroît fondée. Car si cette herbe sort du fonds, il faudroit qu'elle se trouvât aussi quelque autre part;
&

& si elle vient des côtes d'Afrique, pourquoi la voit-on uniquement ici, & non pas aux endroits moins éloignés? Je crois beaucoup plus vraisemblable l'opinion de ceux, qui soutiennent que cette herbe tire sa source des côtes d'Amérique, & qu'elle vient du Golphe de Bahama; car elle y croit en abondance: & quand elle est parvenue à sa maturité, elle tombe & est poussée au large, & entraînée par la force des courans.

De cette mer nous entrâmes dans celle d'Espagne. Comme elles'y creuse beaucoup le Pilote du vaisseau d'avis perdit son gouvernail. Cet accident l'obligea de passer par le Canal & d'aller sur les côtes d'Angleterre pour y faire faire un autre gouvernail. Nous nous tournâmes ensuite au Nord-Est vers l'île de Hitland. Les vaisseaux François, Danois & autres passent ordinairement par le Ca-

Canal; mais les vaisseaux Hollandois, appartenans à la Compagnie des Indes Orientales, sont obligés de faire le tour de l'Irlande, parce qu'on craint qu'en passant par le Canal dans un gros tems, ils ne soient forcés d'aborder sur les côtes d'Angleterre, ce qui par plusieurs endroits seroit fort préjudiciable. Il en faut excepter les vaisseaux, qui étant endommagés & se trouvant près du Canal, ne seroient pas en état de tenir la mer aussi longtems qu'il faudroit pour faire le tour de l'Irlande, comme il arriva aussi au vaisseau d'avis, dont je viens de parler.

Nous navigâmes donc encore trois semaines, & eumes tous les jours des brouillards. Enfin nous fumes à la vûe des Orcades Fagorel & Hitland, à la hauteur de soixante degrés de latitude Septentrionale, où les Hollandois ont leur pêche de Hareng. Nous y trou-

trouvâmes quelques vaisseaux de
conserve qui nous y attendoient.
Ils nous escorterent jusques sur
les côtes de Hollande, où cha-
cun chercha le port où il lui fal-
loit entrer ; & nous autres pri-
sonniers arrivâmes, à l'aide
de Dieu, heureusement au Texel,
le 11. Juillet 1723, & cinq jours
après devant Amsterdam, ainsi pré-
cisément le même jour auquel nous
en étions partis deux ans aupara-
vânt.

Aaa ^m

F I N.